

1852-1870

LETTRES DE L'EXIL

Monsieur Luthereau, à Bruxelles.

Jersey, 15 août 1852.

Nous voici, monsieur et cher ami, dans un ravissant pays; tout y est beau ou charmant. On passe d'un bois à un groupe de rochers, d'un jardin à un écueil, d'une prairie à la mer. Les habitants aiment les proscrits. De la côte on voit la France...

J'écrirai prochainement à mon bon et cher collègue Yvan. Il devrait bien venir nous prendre à Jersey. Nous y passerions une année, et nous irions de là ensemble à Madère ou à Ténériffe. Après quoi, le sieur Bonaparte tomberait, et nous rentrerions tous en France en chantant un chœur final. Faites-lui part de ce plan.

Je m'installe demain avec ma famille dans une jolie petite maison que j'ai louée au bord de la mer. Mon adresse sera désormais : *St. Lukes, 3, Marine Terrace*. Du reste, il n'y a pas besoin d'adresse. Toutes les lettres simplement adressées à Jersey me parviennent.

A André Van Hasselt.

Jersey, 15 août 1852.

Je suis en pleine poésie, cher poète, au milieu des rochers, des prairies, des roses, des nuées et de la mer, et tout naturellement je pense à vous.

Si vous étiez ici, quels beaux vers vous feriez! Les vers sortent en quelque sorte d'eux-mêmes de toute

cette splendide nature. Quand l'horizon n'est pas magnifique, il est charmant.

Je m'installe demain dans une petite niche au bord de la mer que les journaux de l'île qualifient ainsi : *Une superbe maison sur la grève d'Azette*. C'est une cabane, mais dont l'océan baigne le pied.

Nous parlons de vous en famille; ma femme et ma fille lisent vos beaux volumes que je leur ai apportés. Charles et moi, nous leur racontons nos courses à Louvain, à Hal, en votre compagnie; nous vous regrettons, nous vous désirons.

Il y a, à cinq ou six lieues en mer, un rocher énorme, une île qu'on appelle *Serk*. C'est une espèce de château de fées, plein de merveilles. Un bonhomme appelé Ludder ou Lupper vient d'en acheter la *seigneurie* moyennant 6,000 livres sterling. Voilà une de ces occasions où les poètes envient les millionnaires. Je voudrais avoir une île comme cela et la donner à Mme Van Hasselt. Elle serait bien forcée d'y venir. Nous aurions, poète, vos douces causeries. Ce serait encore moi qui serais le plus riche.

A Alphonse Esquiros.

Marine-Terrace, 5 mars 1853.

Êtes-vous encore en Belgique? Êtes-vous encore à Nivelles? Je vous écris au hasard. Ma pensée va souvent vers vous. Vous devez le sentir. Votre lettre de fin décembre m'a touché le fond du cœur. Il m'a semblé que c'était un serrement de main de nos jeunes années, avec la tendresse qu'épure l'exil.

Vous êtes un des hommes que j'aime le plus et le mieux. Toutes les grandes sympathies de l'avenir et

du progrès sont dans votre âme. Vous êtes poète comme vous êtes orateur, avec l'enthousiasme du vrai dans l'esprit et le rayon de l'avenir dans les yeux. Grandissez, grandissez toujours; soyez de plus en plus l'homme sympathique, tendre et ferme. Tous tant que nous sommes, intelligences militantes et consciences opprimées de ce siècle des luttes et des transformations, acceptons la grande loi qui pèse sur nous sans nous écraser; tenons-nous prêts aux évolutions futures des faits et des choses; soyons dès à présent l'homme-peuple et préparons-nous à être un jour l'homme-humanité.

Je vous écris tout cela au courant de mon esprit, à l'aventure, comme cela me vient, un peu comme la mer jette ses flots, ses algues et ses souffles.

Venez donc la voir, notre mer de Jersey, si vous allez ce printemps en Portugal. On m'assure, et je le crois, qu'en avril Jersey est un paradis. L'hiver y est triste et noir, mais l'été compense. Arrivez-nous, cher poète, avec avril, avec l'aube, avec le printemps, avec le chœur des oiseaux.

J'ai passé mon hiver à faire des vers sombres. Cela sera intitulé : *Châtiments*. Vous devinez ce que c'est. Vous lirez cela quelqu'un de ces jours. *Napoléon le Petit*, étant en prose, n'est que la moitié de la tâche. Ce misérable n'était cuit que d'un côté, je le retourne sur le gril.

O cher compagnon de pensée et de combat, ne nous décourageons pas. Persistons, luttons, redoublons, persévérons dans la guerre à tout ce qui est le mal, la haine et la nuit.

A André Van Hasselt.

Marie-Terrace, 14 mai 1853.

Il y aura demain un an, cher poète, vous vous en souvenez et je ne l'oublie pas, nous allions ensemble à Hal; il pleuvait un peu, mais nous ne voyions pas le ciel gris et nous ne sentions pas le vent froid en vous entendant causer. Nous visitions ensemble ces merveilles du vieil art, nous achetions les bimbeloteries catholiques et les miracles de la porte, et nous vous scandalisions un peu, Charles et moi, en souriant des miracles du dedans. Je crois, Dieu me pardonne, que j'ai réussi, comme un démagogue que je suis, à compter les boulets de pierre que la vierge noire a reçus si à propos dans son tablier.

Aujourd'hui, je suis bien loin; je ne vois plus d'autres miracles que la durée du règne hideux du crime et de la peur. Je n'ai plus près de moi la belle église et le charmant poète, mais je songe à vous, et,

à travers l'espace, la mer, le ciel, le nuage, le vent, la tempête, je vous envoie ma pensée.

Je vous envoie aussi mon portrait et le portrait de Charles fait par mon autre fils, Victor. La porte qui est derrière nous, c'est la petite porte de notre petite maison. Vous avez, dans ces trois pouces carrés, la cabane et le proscrit.

Ce que vous n'avez pas, ce qui ne tiendrait pas sur un si petit espace, ce que je ne puis vous envoyer, car les mots manquent aux sentiments, c'est ma tendre et profonde amitié pour vous. J'en fais deux parts et j'en mets une aux pieds de votre charmante femme.

Vous avez lu le discours tronqué*, je vous l'envoie complet. Ne vous affligez pas, réjouissez-vous, au contraire, que les victimes prêchent la magnanimité aux bourreaux. C'est un spectacle noble et digne de votre esprit.

A Noël Parfait.

Marie-Terrace, 29 octobre [1853].

Que devenez-vous? que devient Bruxelles? que devient le boulevard Waterloo? Quant à Dumas, nous avons de ses nouvelles; il nous tombe chaque matin une page étincelante qui nous dit : le bon cœur et le grand esprit se portent bien. Votre dernière lettre nous a charmés, cher proscrit; c'était un exquis petit journal intime qui ressemblait à votre sourire. Charles disait : c'est Parfait. Et nous répétions tous ce calembour auquel le bon Dieu vous a attaché.

Vous avez eu, il y a quelque chose comme deux mois, une ravissante fête de nuit; la *Presse* nous l'a racontée d'après l'*Indépendance belge* (article signé d'un D majuscule et d'un esprit charmant qui signifient Deschanel); puis ladite fête m'est revenue toute chaude de New-York par le *Républicain*, de Californie par le *Messenger* de San-Francisco, de Rio-Janeiro par le *Correio nacional* et de Québec par le *Moniteur canadien*. Conte la chose à Dumas pour qu'il voie que ses fêtes ont autant de succès que ses livres. Conte-le aussi à Deschanel qui ne sera point fâché d'avoir été réimprimé par les quatre points cardinaux.

L'équinoxe souffle énergiquement ici; mais c'est égal, nous vivons dans un calme profond. Le ciel pleure, la mer gueule dans les rochers, le vent rugit comme une bête, les arbres se tordent sur les collines, la nature se met en fureur autour de moi; je la regarde dans le blanc des yeux et je lui dis : — De

* Le discours sur la tombe d'un proscrit.

quel droit te plains-tu, nature, toi qui es chez toi, tandis que moi qui suis chassé de mon pays et de ma maison, je souris? — Voilà mon dialogue avec la bise et la pluie. Usez-en de votre côté dans l'occasion.

Le livre que vous savez* va enfin paraître. Quand vous verrez tous mes amis si chers, Charras, Deschanel, Place, Laussedat, Labrousse, Madier, notre éloquent et courageux Madier, — serrez pour moi toutes ces mains.

A Mademoiselle Louise Bertin.

[1853].

Restez le grand esprit que j'ai connu.

Restez ce grand cœur et cette grande âme.

Le succès immédiat n'est rien. La justice est tout la vérité est tout.

Vous êtes digne, vous, de comprendre la beauté de la lutte du droit contre le crime, de l'idée contre la force, du penseur contre le dictateur, de l'atome moral contre l'énormité matérielle. Vous êtes digne de comprendre cela, vous le comprenez, j'en suis sûr. N'écrivez pas de telle sorte qu'on en doute.

Oui, nous souffrons.

Nous souffrons, et nous sourions.

Si ces hommes ne souffraient pas, où serait le mérite? S'ils ne souriaient pas, où serait la grandeur?

Restez vous-même. Gardez la lierté solitaire de votre esprit. Que des hommes quelconques vous entourent, passe, mais qu'ils vous dominent, non! Jamais! Ne le permettez pas. Vous êtes trop haut pour cela. C'est le triomphe des petits êtres de grimper sur le dos des êtres supérieurs; ne leur souffrez pas ces familiarités...

Ne tombez pas, vous virile intelligence, dans l'enfantillage monarchiste. Voyez le véritable avenir. Votre œil est fait pour regarder fixement ce soleil-là...

A Arsène Houssaye.

Jersey, 14 octobre 1853.

Mon cher poète, vous gouvernez toujours le Théâtre-Français, ce dont je vous plains un peu et je

* Les Châtiments.

félicite beaucoup le théâtre. Quant à moi, je ne gouverne rien, pas même ma destinée, qui va à vau-l'eau, selon le vent qui souffle, et je n'ai plus guère d'autre bien au monde que la paix avec ma conscience. Toutes les intempéries du dehors compensées par la satisfaction du dedans, voilà ma situation. Elle me laisse au moins ma liberté d'esprit, et j'en profite pour vous applaudir à chaque succès que vous avez. Vous entendez, j'espère, l'applaudissement, quoique ma stalle soit un peu loin du théâtre.

Voici une charmante femme, une charmante actrice, qui s' imagine que mon nom signifie encore quelque chose rue Richelieu, n° 4, et qui me prie de vous dire ce que tout le monde pense d'elle; c'est-à-dire qu'elle a un grand talent, une beauté faite pour la scène, et la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir. Toutes ces choses, vous les pensez comme poète; si vous en veniez à les penser comme directeur, elle serait heureuse, et moi, je serais charmé de savoir que le Théâtre-Français, quelque effort qu'on fasse pour lui boucher les yeux et lui fermer les oreilles, n'a pas encore complètement oublié les dix lettres que voici :

VICTOR HUGO.

A Emile Deschanel, à Bruxelles.

Marine-Terrace, dimanche 11 décembre 1853.

Vous regimberez-vous encore? ai-je raison de vous appeler mon poète? Savez-vous que vos vers sont superbes? La strophe sur Tacite est sculptée en bronze; la fin est d'une énergie qui vous sacre brun, ou même noir. Sacre brun vous fera peut-être dire sacrebleu. Mais qu'est-ce que cela me fait? jurez si bon vous semble. Vos vers nous ont charmés. Charles vous bat des mains, Toto des pieds; Vacquerie vous embrasse.

Les journaux de Jersey prennent partout des citations de ce livre* et en sont pleins; et, chose bizarre, les journaux anglais eux-mêmes le citent en français. Ils déclarent ces vers intraduisibles; ce qui faisait demander l'autre jour à une anglaise d'ici *s'ils étaient obscènes*. J'ai répondu : Je crois bien, le Bonaparte y est à chaque ligne.

Que je voudrais me retrouver au milieu de vous, ne fût-ce qu'une heure! Dinez-vous toujours à *l'Aigle*? Vous rappelez-vous les furies de Charles contre les asperges blanches? Et cet excellent faro! et nos

* Les Châtiments.

bonnes causeries! et nos bons rires! et notre grande conversation sur l'âme et sur Dieu, que nous remîmes à un lendemain qui n'est jamais venu! — Et votre Cours, comme le couronnement de tout! Je vous revois au fond de cette grande salle, trop petite, assis à votre trône dans la lumière, doux, gracieux, modeste, applaudi, charmant, entouré d'une foule d'hommes dont les mains claquent et de femmes jolies dont le cœur bat... Je me retourne vers ce passé-là comme vers la patrie.

Ici, l'hiver, tout est sombre, gris, violent, terrible, orageux, sévère; la pluie coule sur ma vitre comme une chevelure d'argent; toute la nature se livre frénétiquement au vacarme, et je n'ai guère autre chose à faire qu'à rager comme le vent et à rugir comme la mer.

Quand vous verrez notre convalescent Hetzel, qui masque sa paresse de sa pâleur, dites-lui donc de m'écrire. Criez bravo à Dumas de ma part pour deux ravissants numéros du *Mousquetaire* qui sont arrivés dans mon trou. Et vous, pensez à moi, écrivez-moi bien long avec ce cœur charmant, avec ce style exquis, avec cet esprit profond et doux qu'on applaudit à Bruxelles et qu'on aime à Jersey.

A Villemain.

10 mars 1854.

... Non, mon ami, je n'ai pas de grief personnel. Je remercie Dieu de tout ce qu'il a bien voulu faire de moi, de l'épreuve que je subis, de la ruine où je médite. Je trouve bonne l'adversité, bonne l'injustice, bonne la haine, bonne la calomnie qui se glisse dans l'exil comme le ver dans le sépulcre. Si toutes ces choses qu'on est convenu d'appeler le malheur et qui sont sur moi, pèsent le poids d'un caillou dans le progrès humain, je bénis la destinée.

.....
Savez-vous ce que c'est que Jersey? Prenez une carte de l'Archipel et cherchez-y Lemnos. Lemnos, c'est Jersey. Par le plus capricieux hasard du monde, Dieu a fait deux fois la même île; il a donné l'une aux Grecs, l'autre aux Celtes. Jersey, appliquée sur Lemnos, s'y superposerait presque exactement.

C'est de là que je vous écris; non de l'île où l'on fait la foudre, mais de l'île où on l'attend.

Car sur de telles choses et sur de tels hommes le tonnerre finira bien par tomber...

A David d'Angers.

Marine-Terrace, 26 avril 1854.

Cher grand David, j'ai reçu votre bonne et noble lettre, avec la page si intéressante qu'elle contenait. Je suis heureux que ce livre* ait été à votre cœur. Cher ami, enviez-moi, enviez-moi tous; ma proscription est bonne, et j'en remercie la destinée. En ces temps-ci, je ne sais pas si proscription est souffrance, mais je sais que proscription est honneur. O mon sculpteur, un jour vous m'avez mis une couronne sur la tête, et je vous ai dit: Pourquoi? — Vous devinez la proscription.

A ce propos, ce chef-d'œuvre, je vous le remets et vous le confie. Je n'ai plus de chez moi, le buste est chassé comme l'homme. Ouvrez-lui votre porte. J'espère qu'un de ces jours, bientôt peut-être, j'irai le chercher chez vous. En attendant gardez-le-moi.

Gardez-moi aussi votre vaillante et généreuse amitié. Je vous serre la main, poète du marbre.

A Madame Luthereau, à Bruxelles.

Lundi 8 mai [1854].

Voilà tout à l'heure deux ans, madame, que je ne monte plus les bonnes marches de la galerie du Prince, que je ne tire plus ma petite clef de ma poche pour entrer au n° 10 et que Miss ne vient plus me souhaiter le bonjour sur l'escalier en remuant la queue de l'air le plus tendre. Deux ans, madame, c'est long, hélas! Voilà que Bruxelles se perd dans le lointain bleu et commence à me faire l'effet de Paris. J'en suis presque à prendre Sainte-Gudule pour Notre-Dame et à confondre le passage Saint-Hubert avec la galerie Vivienne. Il me semble qu'on n'était pas exilé où vous êtes. Je me rappelle votre bonne table si cordiale et si gaie, le poêle où je me plongeais jusqu'à la ceinture pour corriger le mal de tête par le brûlement des pieds, et le puchero chef-d'œuvre de M^{me} Raybaud. Dites à tous ces souvenirs que je les aime. Parlez de moi à notre charmant Deschanel, à notre bien cher Yvan, si vous l'avez, à mon toujours aimé poète van Hasselt, et dites

* Les *Châtiments*.

à votre excellent mari de vous embrasser en mon nom de la façon qui vous plaît le mieux.

A vos pieds, madamé.

A *Émile Deschanel, à Bruxelles**.

Marine-Terrace, dimanche 23 mai [1854].

Vous voilà heureux, cher doux poète; et, quoiqu'il pleuve et vente sur ma tête, quoique la brume ait collé du papier gris sur le ciel et sur la mer, quoique je ne voie dans mon jardin, envahi par la basse-cour voisine, que des oies et pas un oiseau, quoique ces horribles oies soient en train en ce moment même de déterrer et de manger pour sept shellings de haricots que j'ai fait semer la semaine passée, au milieu de toutes ces laideurs et de tous ces désastres je sens votre bonheur qui me réchauffe et qui me sourit de là-bas, et j'en ai le cœur plein de joie.

Sitôt cette lettre reçue et lue, prenez, je vous prie, votre charmante petite femme sur vos genoux, et dites-lui : — Il y a quelque part, dans un coin, très loin d'ici, une espèce d'être grognon et fauve, un songeur, un donneur de coups de bec à droite et à gauche, un hibou vrai, ennemi des faux aigles; ce monsieur vous remercie, Madame. — Votre femme dira : Et de quoi? — Vous répondrez : De mon bonheur.

Oui, Madame (je reprends la parole), je vous remercie d'aimer ce bon cœur, ce charmant esprit, ce penseur libre, ce généreux poète; je vous remercie de vous être aperçue de tout ce qu'il vaut, et de vous être dit : Rien ne lui manque; il est proscrit.

Votre lettre, cher poète, nous est arrivée le mardi même, le 23. Je me suis dit : Il n'y a pas moyen d'y aller dîner. — Et, ma foi! pour me venger, j'ai bu, nous avons tous bu à votre santé. Ma femme embrasse la vôtre.

Vous êtes bien gentil de m'avoir donné un souvenir en terminant votre Cours. La réouverture se fera à la Grande Place. Que je voudrais être encore au n° 16! Mais, hélas! Napoléon le petit m'a chassé de Bruxelles. C'est jusqu'à présent son unique exploit. — Et qui sait si je ne serai pas un de ceux qui le chasseront de Paris?

Je veux finir sur cette bonne pensée, et en vous embrassant sur les deux joues, c'est-à-dire sur la vôtre et sur celle de Madame Deschanel.

V. H.

Vite! vite! vite! le petit Deschanel promis!

* Émile Deschanel venait de se marier.

A *Alexandre Dumas.*

Marine-Terrace, 17 novembre 1854.

Mon cher Dumas,

Un ami coupe dans un numéro de votre *Mousquetaire* quatre lignes et me les envoie.

Dans ces quatre lignes vous avez su mettre deux grandes choses, votre esprit et votre cœur.

Je vous remercie de me dédier votre drame, *la Conscience*. Ma solitude avait quelque droit à ce souvenir. Cette dédicace, si noble et si touchante, me fait l'effet d'une rentrée dans mon foyer. C'est une joie pour moi de penser que je suis en ce moment à Paris, et présent dans un succès d'Alexandre Dumas.

On m'écrit que le succès est grand et que l'œuvre est profonde. L'œuvre et le succès ressemblent à mon amitié pour vous.

Cher compagnon de lutttes, grand et glorieux confrère, je vous serre dans mes bras.

A *Madame de Girardin, à Paris.*

Marine-Terrace, 4 janvier 1855

Cette année 1855 a eu pour nous un point du jour; c'est votre lettre. Elle nous est arrivée pleine de rayons comme l'aube et, comme l'aube, avec quelques larmes. En la lisant, il me semblait voir votre beau visage calme qui ressemble à l'espérance. Tout Marine-Terrace a été éclairé un moment comme par un éclair de joie...

Je ne suis pas pressé, moi, car je suis beaucoup plus occupé du lendemain que de l'aujourd'hui. Le lendemain devra être formidable, destructeur, réparateur et toujours juste. C'est là l'idéal. Y atteindra-t-on? Ce que Dieu fait est bien fait; mais, quand il travaille à travers l'homme, l'outil va quelquefois à la diable et fait des siennes malgré l'ouvrier. Espérons pourtant et préparons-nous. Le parti républicain mûrit lentement, dans l'exil, dans la proscription, dans la défaite, dans l'épreuve. Il faut bien qu'il y ait un peu de soleil dans l'adversité, puisque c'est elle qui fait lever la moisson et qui fait croître l'épi dans la tête de l'homme.

Je ne suis donc pas pressé, je suis triste; je souffre d'attendre, mais j'attends, et je trouve que l'attente est bonne. Ce qui me préoccupe, je vous le répète, c'est l'énorme continuation révolutionnaire que Dieu met en

A *Michelet*.

Marine-Terrace, 24 juillet 1855.

Vous êtes frappé comme je l'ai été. La mort visite brusquement aujourd'hui votre maison comme elle visitait la mienne il y a douze ans. Vous perdez votre enfant, votre fille, votre ange, et vous pleurez. Je verse les mêmes larmes que vous, et c'est tout ce que je puis offrir à votre douleur. O grand esprit, voilà que vous saignez du côté du cœur. Il n'y a que le cœur qui saigne vraiment. Toutes les autres souffrances sont des sourires. Perdre son enfant, c'est le malheur. Il n'y a pas d'autre désert dans la vie ni d'autre exil.

Je ne dis rien à une âme comme la vôtre. Vous qui serez un des fondateurs de la patrie humaine, vous ne doutez certes pas de la patrie divine. Je crois en Dieu puisque je crois en l'homme. Le gland me prouve le chêne, le rayon me prouve l'astre; c'est là votre symbole, et le mien. Nous retrouverons un jour les êtres chers; votre fille est auprès de la mienne; dès à présent, ces anges nous rient et nous éclairent; et à votre insu même il y a des lueurs de plus dans votre cerveau. Ces clartés viennent de la mort. Cher et glorieux combattant du combat humain, pauvre père, je vous embrasse.

VICTOR HUGO.

Je viens de lire d'admirables pages de vous. Mais est-ce le moment de vous parler de la gloire ?

Où, car votre gloire est « un soldat de Dieu » et est toujours de service près de la pensée humaine.

Que vos travaux, qui vous couronnent, vous consolent.

A *Mademoiselle Marie Hugo (sœur Sainte-Marie-Joseph)*.

Jersey, 22 juillet [1855].

Je te remercie de ton souvenir, chère enfant. Ta petite peinture est charmante; la rose ressemble à ton visage et la colombe à ton âme; c'est presque une peinture de toi que j'ai, en attendant l'autre. Tu me la promets et j'y tiens.

Les vers que tu nous as envoyés ce printemps avaient beaucoup de grâce; il y avait sur toi particulièrement des strophes très douces et très heureuses. Dis-le de

ma part à l'auteur, qui doit être charmante si elle ressemble à sa poésie.

Chère enfant, tu vas donc bientôt faire ce grand acte de sortir du monde. Tu vas t'exiler, toi aussi; tu le feras pour la foi comme je l'ai fait pour le devoir. Le sacrifice comprend le sacrifice. Aussi, est-ce du fond du cœur que je te demande ta prière et que je t'envoie ma bénédiction.

Je serais heureux de te voir encore une fois dans cette suprême journée de famille dont tu me parles. Dieu nous refuse cette joie; il a ses voies. Résignons-nous. J'enverrai près de toi l'ange que j'ai là-haut. Tout ce que tu fais pour ton frère est bien; je sens là ton cœur dévoué et noble. Chère enfant, nous sommes, toi et moi, dans la voie austère et douce du renoncement; nous nous côtoyons plus que tu ne penses toi-même. Ta sérénité m'arrive comme un reflet de la mienne. Aime, crois, prie; sois bénie.

A *George Sand*.

4 août 1855.

J'apprends qu'un malheur vient de vous frapper. Vous avez perdu un petit enfant. Vous souffrez.

Voulez-vous permettre à quelqu'un qui vous admire et qui vous aime de prendre votre main dans les siennes et de vous dire que tout son cœur est à vous. Vos deuils sont les miens, par la même raison qui fait que vos succès sont mes bonheurs. Grande âme, je souffre en vous.

Je crois aux anges, j'en ai dans le ciel, j'en ai sur la terre. Votre cher petit est maintenant, au-dessus de votre tête illustre, une douce âme ailée. Il n'y a pas de mort. Tout est vie, tout est amour, tout est lumière, ou attente de la lumière. Je mets mon tendre respect à vos pieds. Je vous aime bien.

A *Madame Victor Hugo*.

Guernesey*, 3 heures après-midi [1855]

Chère amie, nous voilà débarqués, non sans secousse. La mer était grosse, le vent rude, la pluie froide, le

* Victor Hugo, expulsé de Jersey pour avoir fait cause commune avec les autres proscrits, avait cherché un refuge à Guernesey, et y précédait de quelques jours sa famille.

brouillard noir. Jersey n'est plus même un nuage, Jersey n'est rien; l'horizon est vide. Il me semble que j'ai une suspension d'être; quand vous serez ici tous, la vie reprendra.

La réception a été bonne; foule sur le quai; silence, mais sympathie, apparente du moins; toutes les têtes se sont découvertes quand j'ai passé.

Je t'écris avec une vue admirable sous les yeux. Même dans la pluie et le brouillard, l'arrivée à Guernesey est splendide. Victor était dans l'éblouissement. C'est le vrai vieux port normand à peine anglaisé.

Le consul en cravate blanche (le Laurent d'ici) assistait à mon débarquement. Quelqu'un m'a dit qu'il avait salué comme les autres à mon passage.

Il paraît que les autorités locales auraient dit qu'on nous laisserait tranquilles ici, tant que nous ne donnerions pas de secousses. On nous regarde comme des voleurs. Mais les seaux d'eau n'éteignent pas les cratères.

A MM. Thomas Gregson et J. Cowen, de Newcastle, membres du Foreign affairs Committee.

Guernesey, Hauteville-House, 25 novembre 1855.

Chers compatriotes de la grande patrie européenne, J'ai reçu, des mains de notre courageux coreligionnaire Harney, la communication que vous avez bien voulu me faire au nom de votre comité et du meeting de Newcastle. Je vous en remercie, ainsi que vos amis, en mon nom et au nom de mes compagnons de lutte, d'exil et d'expulsion.

Il était impossible que l'expulsion de Jersey, que cette proscription des proscrits, ne soulevât pas l'indignation publique en Angleterre. L'Angleterre est une grande et généreuse nation où palpitent toutes les forces vives du progrès; elle comprend que la liberté c'est la lumière. Or, c'est un essai de nuit qui vient d'être fait à Jersey; c'est une invasion des ténèbres; c'est une attaque à main armée du despotisme contre la vieille constitution libre de la Grande-Bretagne; c'est un coup d'État qui vient d'être insolemment lancé par l'Empire en pleine Angleterre. L'acte d'expulsion a été accompli le 2 novembre; c'est un anachronisme, il aurait dû avoir lieu le 2 décembre.

Dites, je vous prie, à mes amis du comité et à vos amis du meeting combien nous avons été sensibles à leur noble et énergique manifestation. De tels actes peuvent avertir et arrêter ceux de vos gouvernants qui, à cette heure, méditent peut-être de porter, par la honte de l'Alien-Bill, quelque nouveau coup au vieil honneur anglais.

Des démonstrations comme la vôtre, — comme celles qui viennent d'avoir lieu à Londres, comme celles qui se préparent à Glasgow, consacrent, resserrent et cimentent, non l'alliance vaine, fausse, funeste, l'alliance pleine de cendre du présent cabinet anglais et de l'empire bonapartiste, mais l'alliance vraie, l'alliance nécessaire, l'alliance éternelle du peuple libre d'Angleterre et du peuple libre de France.

A Franz Stevens, à Bruxelles.

Hauteville-House, 10 avril 1856.

Votre nom, encore si jeune et promis à la renommée, a pour moi une sorte de rayonnement. La première fois qu'il m'est apparu, j'arrivais à Bruxelles, c'était le 13 ou 14 décembre 1851; on me remit des vers, mon nom était en tête, le vôtre au bas. Ces vers, vos premiers vers je crois, annonçaient déjà tout votre cœur. Vous vous dressiez sur le seuil de votre pays natal au-devant de l'homme qui n'avait plus d'autre asile que cette grande patrie qu'on nomme l'exil, et vous offriez au proscrit cette hospitalité des poètes plus sûre que l'hospitalité des rois. Ce début était beau. Il vous a porté bonheur. Depuis ce jour, votre talent a grandi, et aujourd'hui c'est mon tour de vous souhaiter la bienvenue au seuil de cette autre terre d'asile, l'art. Il y a cinq ans, vous avez noblement mêlé mon nom à des vers qui étaient des lauriers; aujourd'hui, laissez-moi vous dire en prose que je vous aime.

Vous n'êtes pas un poète belge, vous êtes un poète français. Vous avez la grâce, l'éclat, la vie, la création dans le détail, la propriété d'expression, l'aisance, la liberté de tours et de mouvements, la fierté d'allure de l'écrivain français. La réunion de la Belgique à la France se fait ainsi par les écrivains et les poètes. Vous êtes de ceux qui jettent généreusement entre les deux nations le splendide trait d'union du style, du vers, de la strophe ailée, de l'idée.

Nous appartenons, vous et moi, à des régions politiques différentes. Votre jeunesse, à cette heure, est où a été la mienne; peut-être votre virilité viendra-t-elle où je suis, y compris la proscription, que je vous souhaite. Vous la méritez; car, quel que soit le dissentiment de forme qui nous sépare, vous voulez tout ce que nous voulons, nous les lutteurs du droit; vous voulez la lumière, la vérité, le progrès, l'ensevelissement du passé, l'avènement de l'avenir; vous voulez la fin des misères, la fin des ignorances, la fin des damnations, la fin des bagnes, la fin des ténèbres; vous voulez, sous l'autorité seule de Dieu, le moi souverain dans l'homme libre.

Voilà le fond de votre pensée; ce qui est écorce tombera.

Nous sommes donc, vous et moi, le même homme; nous nous rejoignons, vous êtes mon homme passé, je suis votre homme futur. Vous êtes pour moi le miroir de ce que j'étais; regardez-moi et pensez à votre avenir.

Dans un temps donné, votre raison fera la première besogne et votre conscience la seconde; et, après tout, il vaut mieux que les ratures se fassent par elles. Ce qu'arrangent ou ce que rectifient ces travailleuses intérieures est toujours ce qu'il y a de mieux fait en nous. Moi, je me borne à applaudir, à crier bravo à vos beaux et nobles vers; à crier courage à votre énergie et vaillant esprit. Oui, bravo et courage! Je ne suis pas un écrivain français souhaitant la bienvenue à un poète belge; je ne suis pas de cette nation-ci et vous n'êtes pas de cette nation-là; pour moi, il n'y a en politique que des hommes et en poésie que des poètes, et, à quelque point de vue que je me place, je ne puis voir en vous qu'un frère.

Je vous écris ceci un peu pêle-mêle, un peu au hasard. Rendez-vous compte de l'état de mon esprit dans la solitude splendide où je vis, comme perché à la pointe d'une roche, ayant toutes les grandes écumes des vagues et toutes les grandes nuées du ciel sous ma fenêtre. J'habite dans cet immense rêve de l'océan, je deviens peu à peu un somnambule de la mer, et, devant tous ces prodigieux spectacles et toute cette énorme pensée vivante où je m'abîme, je finis par ne plus être qu'une espèce de témoin de Dieu.

C'est de cette éternelle contemplation que je m'éveille pour vous écrire. Prenez donc ma lettre comme elle est, prenez ma pensée comme elle vient, un peu décousue, un peu dénouée par toute cette gigantesque oscillation de l'infini. Ce qui ne flotte pas, ce qui ne vacille pas, c'est l'âme devant Dieu, c'est la conscience devant la vérité; c'est aussi, et je veux finir par là, la sympathie profonde que m'inspirent les jeunes hommes comme vous.

A Lamartine.

22 avril 1856.

Peut-être me lisez-vous en ce moment, et j'en suis fier. Mais ce qui est certain, c'est que je vous lis, et je suis heureux. Nos âmes sont diverses, mais nos cœurs se touchent; vous le dites et je le sens. Il y a entre nous une sorte de fraternité haute et douce. Ces belles pages poignantes, grandes et tendres que je

viens de lire me laissent un rayon dans la pensée et une larme dans les yeux.

A toujours!

A Villemain.

9 mai 1856.

Je lis votre lettre avec émotion. Nous venons presque de deux pôles opposés dans l'art, mais la douleur nous a donné un grand rendez-vous dans la vérité, et je ne suis pas surpris que nous nous rencontrions. Vous désaltérez votre esprit, cette coupe grecque si délicatement ciselée, aux saintes et limpides sources d'où la pensée humaine filtre et tombe goutte à goutte depuis tant de siècles. Moi, je suis là dans le désert, à même la mer et la douleur, buvant dans le creux de ma main. Votre goutte d'eau est une perle, la mienne est une larme.

Mais, vous aussi, vous avez pleuré, vous aussi vous avez souffert, vous aussi vous saignez. De là notre intimité profonde, plus profonde que nous ne le savons nous-mêmes, et qui nous est comme révélée à de certains moments. Vous avez lu *Horror, Dolor**, et vous avez reconnu le son lointain de cette cloche que tous les souffrants et tous les penseurs entendent dans la nuit.

Cher ami, je pense souvent à vous. L'exil ne m'a pas seulement détaché de la France, il m'a presque détaché de la terre, et il y a des instants où je me sens comme mort et où il me semble que je vis déjà de la grande et sublime vie ultérieure. Alors me revient la pensée de tous ceux qui m'ont été doux dans cette ombre humaine...

A Louis Boulanger.

Hauteville-House, 24 mai [1856].

... Quelle bonne chose, cher Louis, que cette chaleur vivace des vieilles amitiés! Il m'a semblé que votre lettre me rouvrait ma jeunesse. Je *nous ai revus*

* Titres de deux pièces des *Contemplations*.

— bon baragouin qui rend ma pensée — dans ce radieux temps des *Orientales*, quand nous étions deux passants de la plaine de Vaugirard, deux contemplateurs du soleil couchant derrière le dôme des Invalides, deux frères, vous le peintre éblouissant de Mazeppa, moi le rêveur promis à la lutte et à l'exil.

Aujourd'hui vous êtes heureux, vous me l'écrivez, je le sens, et je vous aime.

Vous avez lu ce livre* et vous y avez senti mon cœur. Je sens le vôtre à la façon dont vous m'en parlez. Je voudrais maintenant connaître votre femme; je la devine noble et charmante. Vous rayonnez pour moi comme dans une douce auréole; vous me faites l'effet d'être resté dans la jeunesse. Et moi, du fond de cet immense assombrissement crépusculaire qui m'enveloppe, cher Louis, je vous envoie à elle et à vous toutes les tendresses de mon âme dans un serrement de main.

A *Enfantin*.

Guernesey, 7 juin 1856.

Je vous remercie, cher et grand penseur, votre lettre m'émeut et me charme. Vous êtes un des voyants de la vie universelle. Vous êtes un de ces hommes en qui remue l'humanité, et avec lequel je me sens une fraternité profonde.

L'idéal, c'est le réel. Je vis, comme vous, l'œil fixé sur la vision. Je fais mon possible pour aider, dans la mesure de ma force, le genre humain, ce triste tas de frères que nous avons là et qui va dans les ténèbres, et je m'efforce, lié moi-même à la chaîne, d'aider mes compagnons de route, par mes actes, comme homme, dans le présent, et par mes œuvres, comme poète, dans l'avenir.

Ma sympathie embrasse, en gardant les proportions, tous les êtres créés. Je vois votre horizon et je l'accepte, et je pense que vous accepterez aussi le mien. Travaillons à la lumière. Créons l'immense amour.

Dans ces deux livres, *Dieu* et la *Fin de Satan*, certes, et vous le savez bien, je n'oublierai pas la femme; j'irai même au delà, de même que j'irai au delà de la terre. Ces deux ouvrages sont à peu près terminés; pourtant, je veux laisser quelque espace entre eux et les *Contemplations*. Je voudrais, si Dieu me donnait quelque force, emporter la foule sur de certains sommets; pourtant, je ne me dissimule point qu'il y a là

* *Les Contemplations*.

peu d'air respirable pour elle. Aussi, je veux la laisser reposer avant de lui faire essayer une nouvelle ascension.

Hélas! je suis bien peu de chose, mais j'ai dans le cœur un profond amour de la liberté, qui est l'homme, et de la vérité, qui est Dieu.

Ce double amour est en vous comme en moi; il est la vie de votre haut esprit; et c'est avec bonheur que je vous serre la main.

A *George Sand*.

15 juin 1856.

Pour répondre dignement à Nohant, il faudrait que Guernesey s'appelât Tibur, Ferney ou Port-Royal. Mais Guernesey n'est qu'un pauvre rocher, perdu dans la mer et dans la nuit, baigné d'écumes qui laissent à la lèvres la saveur amère des larmes, n'ayant d'autre mérite que son escarpement et la patience avec laquelle il porte le poids de l'infini. La petite île sombre est toute fière et tout heureuse de ce rayon de soleil qui lui vient de Nohant, le pays des livres beaux et charmants. Hélas! les douleurs sont partout, les tombeaux sont partout, mais la lumière est où vous êtes! Je remercie le ciel si mon livre a su toucher votre deuil sans le froisser, et s'il m'a été donné, à moi-même qui suis triste, de mêler quelque douceur aux sanglots de votre cœur profond, ô grand penseur, ô pauvre mère!

VICTOR HUGO.

A *George Sand*.

Hauteville-House, 30 juin 1856.

Vous avez tous les dons; la grandeur de l'esprit n'a d'égale en vous que la grandeur du cœur. Je viens de lire cette splendide page que vous avez écrite sur les *Contemplations*, cette critique qui est de la poésie, ces effusions de pensée et de vie et de tendresse, cette philosophie, cette raison, cette douceur, cette explication forte et éclatante, ces choses d'or tombées d'une plume de lumière. Et que voulez-vous que je vous dise? Vous remercier est presque bête; je vous féliciterais

plutôt. Vous êtes une nature sereine; vous avez toutes les fiertés parce que vous avez toutes les élévations; vous parlez de ce livre* avec une simplicité calme, et si vraie qu'elle est presque hautaine, quand on la compare aux misérables finesses de tant d'autres esprits. Je disais, un jour, de vous à mes enfants, le matin, en déjeunant — c'est notre *autour de la table* à nous, — que vous étiez, dans les régions de la pensée, la plus grande des femmes, peut-être même de tous les temps...

Vous êtes l'habitante des cimes et vous avez l'habitude des aires; moi, je n'ai qu'une caverne. Mais je voudrais que vous y vinssiez; permettez-moi de déranger la grosse pierre de la porte et de vous dire: entrez.

Sans figure et en basse prose — (comment oser dire ce mot à vous qui la faites si haute?) — je viens d'acheter une mesure ici avec les deux premières éditions des *Contemplations*; je vais la faire un peu bâtir et compléter; après quoi il y aura une chambre logeable pour vous; voulez-vous vous préparer à y venir? Ce sera vers le printemps prochain; je m'y prends de loin comme vous voyez. C'est un moyen de vous ôter presque la possibilité de refuser. Vous seriez chez moi comme chez vous, c'est-à-dire libre. La maison aura ce nom: Liberté; elle s'appellera *Liberty-House*. C'est l'usage anglais de baptiser les maisons. Nous vivons, ma famille et moi, vous le savez peut-être, dans une simplicité absolue, et, sous ce rapport, Guernesey peut donner la main à Nohant. Pensez-y donc, vous avez presque un an devant vous, et venez-nous. Si vous saviez comme je vous fais cette offre du fond du cœur! Vous vous promènerez dans mon jardin, très petit; n'allez pas rêver vos grandes larges plaines. Il y a ici tant de mer et tant de ciel que c'est à peine si l'on a besoin d'un peu de terre.

Ma femme vous a déjà fait cette invitation; vous avez répondu la moitié de oui; répondez-moi à moi l'autre moitié. Cela nous fera une joie sur laquelle nous vivrons en vous attendant. Vous ferez ici quelque livre magnifique, et vous le daterez de Guernesey; ce pauvre vieux écueil, prenez-le en gré et faites-lui cette fortune. J'y ai mis une date d'épreuve; mettez-y une date de gloire.

Je suis content d'une chose, c'est que ce livre, *Dieu* (aux trois quarts fait), répond d'avance à votre pensée. Il semble que vous l'ayez connu en écrivant cette lettre de Louise qui est la conclusion de vos admirables articles. La fin lumineuse, voilà ce que je veux, voilà ce que vous voulez; et ce brave Théodore (j'en connais plus d'un) sera lui-même content.

Vous êtes un esprit; aussi je vous dis familièrement: merci. Et vous êtes une femme, ce qui me donne le droit de me mettre à genoux devant vous et de baiser respectueusement votre main.

* George Sand avait écrit plusieurs articles sur les *Contemplations*.

A Madame David d'Angers.

13 mai [1856].

A cette heure, Madame, toutes les fois que je me tourne vers la patrie, c'est seulement vers les tombes que je me tourne, car c'est là qu'est la gloire, la fierté, la grandeur des âmes, la lumière; et il y a maintenant plus de vie dans les morts que dans les vivants.

David est une des ombres auxquelles je parle le plus souvent, ombre moi-même. Mon exil est comme voisin de son tombeau, et je vois distinctement sa grande âme hors de ce monde, comme je vois sa grande vie dans l'histoire sévère de notre temps.

Soyez fière, madame, du nom illustre que vous portez. David est aujourd'hui une figure de mémoire, une renommée de marbre, un habitant du piédestal après en avoir été l'ouvrier. Aujourd'hui, la mort a sacré l'homme et le statuaire est statue. L'ombre qu'il jette sur vous, madame, donne à votre vie la forme de la gloire.

Je suis heureux que le livre des *Contemplations* ait été lu par vous. Vous y avez retrouvé nos chers souvenirs et nos aspirations communes.

L'exil a cela de bon, qu'il met le sceau sur l'homme et qu'il conserve l'âme telle qu'elle est.

Avant peu, peut-être, ma famille vous demandera de lui rendre ce buste qui est ma figure, ce qui est peu de chose, mais qui est le chef-d'œuvre de David, ce qui est tout. C'est lui encore plus que moi, et c'est pour cela que nous voulons l'avoir parmi nous.

Je mets à vos pieds ma tendre et respectueuse amitié.

A Édouard Plouvier.

Hauteville-House, 28 septembre [1856].

Vous êtes dans la forêt, je suis dans l'océan; votre aquilon soufflant dans les chênes vaut mon ouragan soufflant dans les vagues; je m'en aperçois aux grands vers que vous m'envoyez. Cher poète, ce sonnet superbe est une de vos plus nobles inspirations. Il était digne d'être en quelque sorte écrit sur cette feuille de chêne tombée de l'arbre géant. Je ne vous en remercie pas, je vous en félicite.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la généreuse

artiste qui est votre femme et qui a la flamme comme vous avez la lumière. Faites à vous deux le foyer. Vous méritez de mêler vos rayonnements.

Êtes-vous encore dans les bois? Êtes-vous déjà à Paris? J'envoie cette lettre un peu au hasard. Mais mon hasard à moi s'appelle Paul Meurice, c'est-à-dire providence, et je suis bien sûr qu'il trouvera moyen de vous faire parvenir ce mot. Oui, certes, vous seriez reçus avec grande joie dans notre petit goum de Guernesey. J'ai acheté sur la roche une maison que j'ai livrée aux maçons, mais qui sera prête l'an prochain et du seuil de laquelle l'exil vous tend les bras.

En attendant, faites-nous de belles et bonnes œuvres et aimez-moi.

A George Sand.

Hauteville-House, 2 octobre 1856.

C'est une joie pour moi de penser que votre grand esprit se tourne de temps en temps vers le mien, et, quand je lis mon nom dans les nobles pages qui viennent de vous, il me semble que ce sont des lettres publiques que vous m'écrivez. Je me ferais l'effet d'être ingrat si je n'y répondais pas. Cependant vous n'avez besoin ni d'un remerciement ni d'un applaudissement. Vous avez, dans ce siècle où presque tout ment un peu, la fière et simple allure d'une âme vraie. Je suis silencieusement et profondément heureux dans ma solitude de cette communion de nos âmes, je dirais presque de nos cœurs; je me sens comme lié à vous dans la contemplation de la vérité et dans l'acceptation de la douleur, et j'envoie mon acclamation à tous vos sereins et magnifiques témoignages pour le progrès. Qui désespère de l'homme désespère de Dieu, c'est-à-dire n'y croit pas; et toutes les religions aujourd'hui sont athées, toutes maudissent la lumière, c'est-à-dire l'aube même de la face divine. Vous, vous êtes croyante parce que vous êtes grande. Je vous remercie, je vous admire, et permettez-moi d'ajouter, je vous aime.

Aux Étudiants de Paris.

1856

Mes jeunes et vaillants concitoyens, votre lettre si noble et si cordiale m'est parvenue dans ma solitude

et m'a vivement touché. J'ai peu d'instant à moi; l'exil n'est pas une sinécure, vous le savez; et je profite du premier moment dont je puis disposer pour vous répondre et pour vous remercier. Courage et persévérez!

Vous êtes de ceux sur qui l'avenir a les yeux; parmi les noms qui signent la précieuse lettre que je reçois, j'en vois qui signifient talent, j'en vois qui signifient exemple; tous signifient générosité, intelligence, vertu. Vous entrez jeunes dans l'épreuve, félicitez-vous-en. Vos souffrances noblement supportées vous placent à la tête de votre génération. Soyez toujours dignes de la guider. Que rien ne vous ébranle et ne vous décourage, l'avenir est certain. Attendez-le dans la douleur et les ténèbres du moment présent, comme dans la nuit on attend l'aube, avec une foi tranquille et absolue. Travaillez et marchez; pensez et vous trouverez; luttez et vous vaincrez.

Je vous serre à tous la main comme à mes frères, comme à mes enfants.

A Edmond About.

Hauteville-House, 23 décembre [1856].

L'exil a peu de loisirs, et ce n'est qu'ici, dans l'espace de calme momentanée qui suit toutes les recrudescences de persécution, que j'ai pu enfin lire vos deux beaux et charmants volumes, *Tolla* et *la Grèce*. Mes fils, vos anciens camarades, m'avaient souvent parlé de vous. Tout ce qu'ils promettaient en votre nom, vous le tenez, et c'est de tout mon cœur que je vous félicite. Vous avez le talent, vous avez le succès, vous êtes jeune; la charge d'âmes commence pour vous.

Un proscrit est une espèce de mort; il peut donner presque des conseils d'outre-tombe. Soyez fidèle à toutes ces grandes idées de liberté et de progrès qui sont le souffle même de l'avenir dans toutes les voiles humaines, dans la voile du peuple comme dans la voile du génie.

Dédaignez tout ce qui n'est pas le vrai, le grand, le juste, le beau. Vous avez une nature de lumière; je me bornerais volontiers à vous dire: soyez-vous fidèle à vous-même.

Courage donc! vous entrez vaillamment et de plain-pied dans l'avenir.

A *George Sand*.

Hauteville-House, 12 avril 1857.

Daniella est un grand et beau livre, laissez-moi vous le dire. Je ne vous parle pas du côté politique de l'ouvrage, car les seules choses que je pourrais écrire à propos de l'Italie seraient impossibles à lire en France et empêcheraient probablement ma lettre de vous parvenir. Je vous parle, à vous artiste, de l'œuvre d'art. Quant aux grandes aspirations de liberté et de progrès, elles font invinciblement partie de votre nature, et une poésie comme la vôtre souffle toujours du côté de l'avenir. La révolution, c'est de la lumière, et qu'êtes-vous, sinon un flambeau?

Daniella est pour moi une profonde étude de tous les côtés du cœur. Cela est savant à force d'être féminin. Vous avez mis dans ce livre toutes ces délicatesses de femme qui, mêlées à votre puissance virile, composent votre forte et charmante originalité. Comme peintre, je défendrai contre vous toute la vieille ruine italienne, et en particulier cette éblouissante et formidable campagne de Rome, que j'ai vue enfant, et qui m'est restée dans l'esprit et dans la prunelle comme si j'avais vu du soleil mêlé à de la mort. — Mais que vous importe! vous allez devant vous, lumineuse et inspirée, vous laissez s'envoler autour de vous les pages éclatantes, généreuses, cruelles, douces, tendres, hautes, souriantes, consolantes, et vous savez bien qu'en somme tous les lecteurs sont pour vous, écrivain, comme toutes les âmes sont à vous, esprit.

Prenez donc la mienne avec les autres.

Ma maison s'achève et vous espère tout doucement, et je baise humblement votre main.

A *Alexandre Dumas*.

Hauteville-House, 8 mars 1857.

Cher Dumas,

Les journaux belges m'apportent, avec tous les commentaires glorieux que vous méritez, la lettre que vous venez d'écrire au directeur du Théâtre-Français.

Les grands cœurs sont comme les grands astres. Ils ont leur lumière et leur chaleur en eux; vous n'avez donc pas besoin de louanges, vous n'avez donc pas

même besoin de remerciements; mais j'ai besoin de vous dire, moi, que je vous aime tous les jours davantage, non seulement parce que vous êtes un des éblouissements de mon siècle, mais aussi parce que vous êtes une de ses consolations.

Je vous remercie.

Mais venez donc ici, vous me l'avez promis, vous savez. Venez-y chercher le serrement de main de tous ceux qui m'entourent et qui ne se presseront pas moins fidèlement autour de vous qu'autour de moi.

Votre frère.

A *Charles Baudelaire*.

Hauteville-House, 30 août 1857.

J'ai reçu votre noble lettre et votre beau livre*. L'art est comme l'azur, c'est le camp infini : vous venez de le prouver. Je crie bravo de toutes mes forces à votre vigoureux esprit.

Permettez-moi de finir ces quelques lignes par une félicitation. Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale; c'est là une couronne de plus. Je vous serre la main, poète.

VICTOR HUGO.

A *Arsène Houssaye*.

Hauteville-House, 16 janvier 1858.

Votre lettre, mon cher poète, m'arrive par notre ami de Bruxelles. Elle me touche vivement. Vous avez, comme moi, votre cercueil aimé, votre ombre chère, votre plaie toujours ouverte. Il y a entre nos âmes ce grand lien, la communauté de douleur. Quand ce coup vous a frappé, j'ai pensé à vous, je me suis souvenu de cette charmante femme, fantôme aujourd'hui. Hélas! perdre ceux qu'on aime, c'est là l'unique malheur, tout le reste n'est rien, je l'ai dit dans le livre dont vous me parlez en si nobles termes.

Courage! vous avez toutes les grandes consolations

* *Les Fleurs du Mal*, qui venaient d'être condamnées comme immorales.

de la poésie et de l'art, et qui espérera, si ce n'est le poète? *Hecho de esperar*, dit Calderon.

A George Sand.

Hauteville-House, 28 mai 1858.

Vous arrive-t-il de penser quelquefois un peu à moi?

Je me figure que cela doit être, tant de mon côté je pense à vous d'une pente douce et naturelle!

Je viens de lire *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, et, chaque fois que je lis quelque chose de vous, j'ai un épanouissement de joie; je suis heureux de toute cette force, de toute cette grâce, de ce beau style, de ce noble esprit, de ces trouvailles charmantes à chaque minute, de sentir palpiter cette forte philosophie sous cette poésie caressante, et de sentir un si grand homme dans une femme. Laissez-moi vous dire que le fond de mon cœur est bien à vous.

Ma maison n'est encore qu'une mesure; de bons ouvriers guernesiais s'en sont emparés, et, me croyant riche, trouvent juste d'exploiter un peu « le grand monsieur français » et de faire durer le travail et le plaisir longtemps. Je me figure pourtant que ma maison sera un jour finie, et que peut-être alors, dans le temps et dans l'espace, vous aurez la fantaisie d'y venir et d'en sacrer un petit coin par votre présence et votre souvenir. Que dites-vous de ces illusions-là?

Quelle bonne chose que les illusions! Je les aime, mais j'aime aussi et plus encore les réalités, et c'est une glorieuse réalité dans un siècle qu'une femme telle que vous. Écrivez, consolez, enseignez, continuez votre œuvre profonde; vivez au milieu de nous autres hommes avec la sérénité clémente des grandes âmes insultées.

A Villemain.

Hauteville-House, 17 novembre 1859.

Cher ami, savez-vous ce que c'est que l'exil? C'est de n'entendre qu'au bout de six mois les mots prononcés par vous qui êtes une des paroles illustres de ce temps. Un ami m'est arrivé hier de Paris. Il a eu l'heureuse idée de mettre dans sa malle votre livre sur

Pindare, et me voilà depuis hier lisant cette œuvre excellente et profonde. Je me plonge dans Pindare et dans vous comme dans une eau salubre. Vous traduisez Pindare comme vous le sentez, comme vous l'expliquez, puissamment, et quand je dis Pindare, je dis aussi Eschyle, Sophocle, Aristophane, Horace, tous ces poèmes sacrés et vrais. Leur esprit passe entier à travers le vôtre. Votre prose n'ôte rien à ces grandes ailes.

C'est qu'en vous, avec tous les plus nobles instincts et les plus fermes courages, il y a l'enthousiasme, cette flamme. Votre livre est une histoire où par moments on sent palpiter des strophes. Les dernières pages sont une ode splendide à l'avenir.

Je ne suis pas d'accord avec vous peut-être sur tous les points, mais qu'importe. J'aime votre livre comme je vous aime, avec une estime profonde. Votre main serrée de temps en temps, soit à la Chambre, soit à l'Académie, soit au coin du feu, est une des douceurs les plus regrettées de la patrie.

En deux endroits de votre beau livre vous parlez de moi avec une sorte d'émotion tendre qui me va au cœur. Je vous remercie. Je me repose en vous depuis plusieurs heures comme dans un port de l'esprit. J'ai besoin quelquefois de ces repos dans cette solitude et devant cet océan, au milieu de cette sombre nature qui m'attire souverainement et m'entraîne vers les ombres éblouissantes de l'infini. Je passe quelquefois des nuits entières, à rêver sur mon sort en présence de l'abîme, et j'en arrive à ne pouvoir plus que m'écrier : des astres ! des astres ! des astres !

Votre livre est de ceux qui font doucement changer d'extase. Au lieu de l'aigle de mer, j'ai regardé planer Pindare. Je vous ai écouté conter, et avec quelle haute éloquence ! l'histoire de l'enthousiasme, c'est-à-dire du génie humain. Et dans la manière dont vous prononcez le mot fier et charmant : Liberté, j'ai retrouvé l'accent même de mon âme.

Je serre vos deux mains dans les miennes, mon illustre ami.

A Jules Simon.

Hauteville-House, 25 juin [1859].

Votre beau livre *la Liberté* a mis beaucoup de temps à m'arriver et j'ai mis beaucoup de temps à le lire et à le méditer. Ne vous étonnez donc pas si j'ai tant tardé à vous remercier; je ne m'en excuse point, cette lenteur importe peu : des ouvrages comme les vôtres sont patients parce qu'ils sont durables.

C'est presque un code que vous avez écrit là ; il y a d'un bout à l'autre un vrai souffle de législation.

Il m'est arrivé bien des fois d'avoir en vous lisant cette sorte de surprise et de ravissement qu'on éprouve devant sa propre pensée intime admirablement dite par un autre. Votre chapitre sur la propriété est, en particulier, une de vos pages les plus profondes et les plus décisives. C'est un grand don, et vous l'avez, que de fortifier l'idée irréfutable par le style entraînant. Ces deux volumes, où l'histoire est si puissamment appelée au secours de la philosophie et le fait au secours de l'idéal, prendront place parmi les belles œuvres. Vous avez choisi la grande heure pour défendre la liberté ; il n'y a pas de plus beau moment que la nuit pour glorifier la lumière.

A Adèle Hugo, à Londres.

21 juillet 1859.

Tu te trompes, chère enfant, un sourire et un embrassement de toi me sont plus doux que toutes les fleurs d'ici-bas et tous les rayons de là-haut. Il me tarde bien de vous revoir, ta mère et toi ; c'est une triste fête que ma fête aujourd'hui ; l'an passé, la maladie ; cette année, l'absence.

Enfin, pourvu que vous reveniez toutes deux bien portantes, je trouverai tout bien arrangé par le bon Dieu. Mais vous avez mal choisi le moment de votre villégiature ; on me dit de tous les côtés que la Tamise empeste et empoisonne Londres en été ; les journaux sont pleins de détails hideux sur le curage qu'on a été forcé d'interrompre. Dépêchez-vous donc de sortir de ce typhus.

Hauteville va bien. Charles se repose. Lux* songe, Toto pioche, Chougna médite, je travaille, le jardin embaume. Je t'assure qu'il nous pousse des roses qui ont l'air de devoir durer plus que le ministère Palmerston, et que, nous aussi, nous avons ici un fameux concert gratis, de vagues, de brises et d'oiseaux. Il n'y a guère que Beethoven qui pût me faire écouter de sa musique, après celle que j'ai ici.

J'espère, chère enfant, que tu finiras par t'y plaire un jour aussi toi, et que, toi qui as le sentiment délicat de la mélodie et de l'harmonie, tu ne seras pas toujours insensible à la grande symphonie du bon Dieu.

Mon jardin est le balcon de cet opéra-là. Reviens-y, ma fille aimée, le plus tôt possible ainsi que ta chère mère. Je vous embrasse tendrement toutes les deux.

* Lux était la chienne de Charles et Chougna la chienne de François-Victor.

A George Sand

Hauteville-House, 21 août 1859.

Voulez-vous me permettre de vous dire que je suis toujours à vos pieds. Il est dans ma nature de persister, et ce n'est certes pas dans mon admiration et dans mon tendre respect pour vous que je puis défaillir. Ne prenez donc pas mes longs silences pour de l'oubli.

Je travaille et je songe dans ma solitude, et je pense aux nobles esprits qui comme vous entretiennent en France le feu de cette grande vestale qu'on appelle l'idée. Oui, vous avez de l'idéal en vous ; répandez-le, répandez-le sur cette pauvre foule d'à présent saturée de matière et de brutalité ; faites votre auguste fonction de prêtresse, et je vous remercie du fond de l'âme.

Puisque je vous écris, je ne veux pas fermer ma lettre sans mettre sous ce pli quelques lignes que je ne puis publier en France et que vous trouverez toutes simples au sujet de la dernière insolence de ce malheureux réussisseur*.

Quand viendrez-vous rayonner dans mon ombre ? — Cher et grand esprit, je vous aime et je vous vénère.

A Charles Baudelaire.

Hauteville-House, 6 octobre 1859.

Votre article sur Théophile Gautier est une de ces pages qui provoquent puissamment la pensée. Rare mérite, faire penser ; don des seuls élus.

Vous ne vous trompez pas en prévoyant quelque dissidence entre vous et moi. Je comprends toute votre philosophie (car, comme tout poète, vous contenez un philosophe) ; je fais plus que la comprendre, je l'admets ; mais je garde la mienne. Je n'ai jamais dit : l'art pour l'art ; j'ai toujours dit : l'art pour le progrès.

Au fond, c'est la même chose, et votre esprit est trop pénétrant pour ne pas le sentir. En avant ! c'est le mot du progrès ; c'est aussi le cri de l'art. Tout le verbe de la poésie est là. *Ite.*

* Il s'agit de la protestation de Victor Hugo contre le décret d'amnistie.

Que faites-vous quand vous écrivez ces vers saisissant : *les Sept Vieillards* et *les Petites Vieilles*, que vous me dédiez et dont je vous remercie ? Que faites-vous ? Vous marchez. Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre. Vous créez un frisson nouveau.

L'art n'est pas perfectible. Je l'ai dit, je crois, un des premiers ; donc je le sais. Personne ne dépassera Eschyle, personne ne dépassera Phidias ; mais on peut les égaler ; et, pour les égaler, il faut déplacer les horizons de l'art, monter plus haut, aller plus loin, marcher. Le poète ne peut aller seul, il faut que l'homme aussi se déplace. Les pas de l'humanité sont donc les pas mêmes de l'art. — Donc, gloire au Progrès.

C'est pour le progrès que je souffre en ce moment et que je suis prêt à mourir.

Théophile Gautier est un grand poète, et vous le louez comme son jeune frère, et vous l'êtes. Vous êtes un noble esprit et un généreux cœur. Vous écrivez des choses profondes et souvent sereines. Vous aimez le beau. Donnez-moi la main.

VICTOR HUGO.

Et quant aux persécutions, ce sont des grandeurs. — Courage !

A Madame de Solms.

H.-H., 19 novembre [1859].

Vous m'envoyez une rose ; qu'allez-vous dire, madame, en recevant pour remerciement cette figure sévère ? Que voulez-vous, le plus farouche songeur du monde ne peut donner que ce qu'il a. Laissez-moi ajouter ceci : vous êtes adorable.

C'est là un mot dangereux de près, et même de loin, pour celui qui le prononce. Mais je suis, moi, dans une telle nuée, si épaisse, si obscure, si profonde, que je puis me permettre de ces éclairs-là. Cela expirera à vos pieds comme un hommage. D'ailleurs, il me semble que je commence à être un mort. Les galanteries d'un fantôme ont peu d'inconvénients.

Vous me priez d'aller à Paris en termes charmants, vous avez la bonté de m'y souhaiter un peu ; mais si j'y allais, vous ne me le pardonneriez pas. Vous avez beau être une ravissante femme, il y a en vous un homme. Vous comprenez le devoir, et vous diriez en me voyant : voici une sentinelle qui a quitté son poste.

Vous pouvez y aller, vous ; le devoir est moins absolu

pour votre sexe. D'ailleurs vous avez longtemps et noblement lutté contre le crime en plein triomphe. Allez donc à Paris, et régnerez-y plus que ceux qui règnent, et soyez-y ce que vous êtes. Pas de rang, pas de titre, vous n'en avez pas besoin ; vous avez le rang de la fleur et le titre de l'étoile ; vous êtes esprit, âme, flamme, rayon. Être de la famille de l'empereur, voilà grand'chose quand on est de la parenté du soleil.

Je suis à vos pieds, madame !

A Alexandre Dumas.

Hauteville-House, 11 décembre 1859.

C'est vous, cher Dumas, que je veux féliciter du succès et de tous les succès de votre fils*. Quelle admirable et douce chose ! le père mêlé au rayonnement du fils, le fils mêlé à l'auréole du père.

Oui, vous êtes un père prodigue ; vous lui avez tout donné, drame saisissant, passion chaude, dialogue vrai, style étincelant ; et en même temps, miracle tout simple dans l'art, vous avez tout gardé ; vous l'avez fait riche en restant opulent.

Et lui, de son côté, il sait être original, tout en étant votre fils ; il est vous et il est lui. Embrassez-le pour moi, je vous prie.

Moi, aussi, *anch'io*, j'ai des fils dont je suis heureux (et j'ajoute tout bas : fier, car on nous impose, à nous autres pères, la modestie pour nos enfants) ; et c'est en ma qualité de père triomphant que je vous félicite, vous, père glorieux. Mais disons cela discrètement, et gardons-le entre nous.

Vous allez donc partir. Si j'étais Horace, comme je chanterais au vaisseau de Virgile ! Vous allez au pays de lumière, à l'Italie, à la Grèce, à l'Égypte ; vous allez faire le tour de l'eau de saphir ; vous allez voir la mer heureuse ; — moi, je reste dans la mer sinistre. Mon Océan envie votre Méditerranée. Allez, soyez radieux, soyez grand, et revenez. *Te referent fluctus !*

Votre ami.

* Écrit après la représentation du *Père prodigue*.

A *George Sand.*

Hauteville-House, 20 décembre 1859.

Je vous remercie de vos charmantes et magnifiques paroles. Vous me parlez de la *Légende des Siècles* en termes qui enorgueilliraient Homère. Je suis heureux que ce livre ait fixé quelques instants votre beau et calme regard.

En ce moment j'ai l'âme accablée. Ils viennent de tuer John Brown. L'assassinat a été commis le 2 décembre. Leur sursis annoncé était une infâme ruse pour endormir l'indignation. Et c'est une république qui a fait cela ! Quelle sinistre folie que d'être propriétaire d'hommes, et voyez où cela mène ! voilà une nation libre tuant un libérateur ! Hélas ! j'ai vraiment le cœur serré. Les crimes de rois, passe : crime de roi est fait normal ; mais ce qui est insupportable au penseur, ce sont les crimes de peuple.

Je relis votre admirable lettre avec charme et consolation. Vous aussi, vous avez vos épreuves. Elles augmentent, pour moi qui vous contemple souvent, la douce et fière sérénité de votre figure.

Je vous respecte et je vous admire.

A *Henri de Lacretelle.*

Hauteville-House, 4 février 1860.

Il n'y a pas de consolation, cher poète, pour des douleurs comme la vôtre. Hélas ! cette charmante femme, cette fleur de votre jeunesse, cette aube de votre vie, cette vision lumineuse de notre passé à tous, la voilà donc évanouie ! C'était un sourire, c'est un fantôme. Nous sommes faits pour être quittés par tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas. Moi, il y a dix-sept ans qu'un ange que j'avais, ma fille, s'en est allée ; mais je l'ai toujours ; je ne la vois pas, mais je la sens dans ma vie et je l'attends dans ma mort. Vous aussi, vous vous tournez de ce côté-là maintenant. C'est la loi. Nous devons mourir successivement dans tous ceux que nous aimons pour revivre en eux plus tard.

Vous avez toutes les grandes et sérieuses préoccupations de la poésie et de l'art ; votre noble esprit pansera les blessures de votre cœur navré.

Courage, cher poète. Je vous serre tendrement la main.

A *Thécel*, de l'Indépendance belge.

Février 1860.

Je viens de lire une ravissante page, et fort belle et fort grave en même temps, écrite par vous sur les romans champêtres de George Sand. Je vous applaudis de toutes mes forces et je vous remercie d'avoir glorifié George Sand, particulièrement en ce moment-ci.

Il y a, à cet instant où nous sommes, une sorte de mauvais entraînement à réagir contre cette belle renommée et contre cet éminent esprit. Les premiers symptômes de cette assez méchante épidémie remontent à quelques années déjà.

Certes, personne ne comprend et n'admet plus que moi la critique haute et sérieuse, à laquelle Eschyle, Isaïe, Dante et Shakespeare eux-mêmes appartiennent, et qui a les mêmes droits sur les taches d'Homère que l'astronome sur les taches du soleil ; mais la sauvagerie des haines littéraires, mais des acharnements d'hommes contre une femme, mais jusqu'à de la rhétorique de cour d'assises dépensée contre un noble et illustre écrivain, voilà ce que je repousse, voilà ce qui m'étonne et me froisse profondément.

George Sand est un cœur lumineux, une belle âme, un généreux combattant du progrès, une flamme dans notre temps ; c'est un bien plus vrai et bien plus puissant philosophe que certains bonshommes plus ou moins fameux du quart d'heure que nous traversons. Et voilà ce penseur, ce poète, cette femme, en proie à je ne sais quelle réaction aveugle, et injuste ! Je répète le mot réaction, car il a un sens multiple, et il dit tout.

Quant à moi, je n'ai jamais plus senti le besoin d'honorer George Sand qu'à cette heure où on l'insulte.

A *Champfleury.*

Hauteville-House, 18 mars 1860.

Je réponds en hâte à votre affectueuse lettre. L'œuvre que vous tentez, menée à bonne fin par un homme tel que vous, ne peut que servir le mouvement des esprits.

L'art n'est pas perfectible ; c'est là sa grandeur, et c'est de là que vient son éternité (je prends ce mot dans le sens humain, bien entendu). Eschyle reste

Eschyle, même après Shakespeare ; Homère reste Homère, même après Dante ; Phidias reste Phidias, même après Michel-Ange. Seulement la venue des Shakespeare, des Dante et des Michel-Ange est indéfinie ; les constellations d'hier ne barrent pas la route aux constellations de demain ; et cela pour une bonne raison, c'est que l'infini ne s'encombre pas. Donc en avant ! Il y a place pour tous. On ne peut dépasser les génies, mais on peut les égaler. Dieu, qui fait le cerveau humain, ne s'épuise pas et le remplit d'étoiles.

Je l'ai dit dès 1830, en rejetant toutes les appellations qui passent et qui ne caractérisent rien : La littérature du dix-neuvième siècle n'aura qu'un nom ; elle s'appellera la littérature démocratique. Elle n'aura qu'un but : l'agrandissement de la lumière humaine par le double rayonnement combiné du réel et de l'idéal.

Le roman est presque une conquête de l'art moderne ; le roman est une des puissances du progrès et une des forces du génie humain en ce grand dix-neuvième siècle, et vous êtes, par la précision comme par l'élévation de votre esprit, l'un des maîtres du roman.

A Monsieur Heurtelou, rédacteur du Progrès
à Port-au-Prince (Haïti).

Hauteville-House, 31 mars 1860.

Votre lettre m'émeut. Vous êtes, monsieur, un noble échantillon de cette humanité noire si longtemps opprimée et méconnue. D'un bout à l'autre de la terre, la même flamme est dans l'homme, et vous êtes un de ceux qui le prouvent. Y a-t-il eu plusieurs Adams ? Les philosophes peuvent discuter la question, mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a qu'un Dieu. Puisqu'il n'y a qu'un père, nous sommes frères. C'est pour cette vérité que John Brown est mort ; c'est pour cette vérité que je lutte. Vous m'en remerciez, et je ne saurais vous dire combien vos belles paroles me touchent. Il n'y a sur terre ni blancs, ni noirs, il y a des esprits ; vous en êtes un. Devant Dieu, toutes les âmes sont blanches.

J'aime votre pays, votre race, votre liberté, votre république. Votre île magnifique et douce plaît à cette heure aux âmes libres ; elle vient de donner un grand exemple : elle a brisé le despotisme.

Elle nous aidera à briser l'esclavage. Car l'esclavage disparaîtra. Ce que les États du Sud viennent de tuer, ce n'est pas John Brown, c'est l'esclavage.

Dès aujourd'hui, l'union américaine peut être considérée comme rompue. Je le regrette profondément,

mais cela est désormais fatal. Entre le Sud et le Nord il y a le gibet de Brown.

La solidarité n'est plus possible. Un tel crime ne se porte pas à deux. Continuez votre œuvre, vous et vos dignes concitoyens. Haïti est maintenant une lumière. Il est beau que, parmi les flambeaux du progrès éclairant la route des hommes, on en voie un tenu par la main du nègre.

Votre frère.

A Charles Baudelaire.

Hauteville-House, 29 avril 1860.

Vous m'avez envoyé, cher poète, une bien belle page ; je suis tout heureux et très fier de ce que vous voulez bien penser des choses que j'appelle mes dessins à la plume. J'ai fini par y mêler du crayon, du fusain, de la sépia, du charbon, de la suie et toutes sortes de mixtures bizarres qui arrivent à rendre à peu près ce que j'ai dans l'œil et surtout dans l'esprit. Cela m'amuse entre deux strophes.

Puisque vous connaissez M. Méryon, dites-lui que ses splendides eaux-fortes m'ont ébloui. Sans la couleur, rien qu'avec l'ombre et la lumière, le clair obscur tout seul et livré à lui-même, voilà le problème de l'eau-forte. M. Méryon le résout magistralement. Ce qu'il fait est superbe. Ses planches vivent, rayonnent et pensent. Il est digne de la page profonde et lumineuse qu'il vous a inspirée.

Vous avez en vous, cher penseur, toutes les cordes de l'art ; vous démontrez une fois de plus cette loi, que, dans un artiste, le critique est toujours égal au poète. Vous expliquez comme vous peignez, *granditer*.

A MM. les Membres du Comité pour le monument
de Ribeyrolles, à Rio-de-Janeiro.

4 novembre 1860.

Messieurs,

Ribeyrolles est allé chez vous, et il a écrit sur vous un beau livre, un livre digne de votre noble nation, de

vosre illustre histoire, de vosre admirable pays. Il a signalé avec une sympathie enthousiaste vosre marche de plus en plus lumineuse vers le progrès. Il vous a fraternellement rendu justice au nom de la démocratie et de la civilisation. Plusieurs des pages de son livre sont comme des tables de marbre où vosre gloire est écrite, où vosre avenir est prédit. Il est mort en faisant cette œuvre, il est mort proscrit, il est mort pauvre ; vous aviez, vous peuple brésilien, une dette envers lui ; vous avez voulu la lui payer magnifiquement.

Ribeyrolles avait élevé un monument au Brésil ; le Brésil élève un monument à Ribeyrolles. Honneur à vous ! Ainsi recevoir et ainsi rendre, cela est deux fois admirable.

Vous désirez une épitaphe pour cette tombe et c'est à moi que vous vous adressez ; vous me demandez ma signature sur ce monument. Je sens profondément l'honneur que vous me faites. Je vous en remercie.

Depuis que l'histoire existe, deux espèces d'hommes conduisent l'humanité : les oppresseurs et les libérateurs. Les uns la dominent pour le mal, les autres pour le bien. De tous les libérateurs, le penseur est le plus efficace ; son action n'est jamais violente ; la plus douce des puissances, et par conséquent la plus grande, c'est l'esprit. L'esprit fait des plaies mortelles au mal. Les penseurs émancipent le genre humain. Ils souffrent, mais ils triomphent ; c'est par le sacrifice d'eux-mêmes qu'ils arrivent au salut des autres. Ils peuvent mourir dans l'exil ; qu'importe ! Leur idéal leur survit, et continue après leur mort l'œuvre de liberté qu'ils ont commencée pendant leur vie.

Charles Ribeyrolles était un libérateur.

La mise en liberté de tous les peuples et de tous les hommes, c'était là son but. L'humanité libre, les peuples frères ; il n'eut pas d'autre ambition que celle-là.

Cette pensée fixe, qui devait aboutir à sa proscription et à sa gloire, c'est là ce que j'ai essayé d'indiquer dans les six vers que voici et que vous pourriez graver sur sa tombe si vous le jugez utile.

Quant à moi, je suis heureux de l'appel que vous me faites. Je m'empresse d'y répondre. Vous êtes de nobles hommes, vous êtes une généreuse nation ; vous avez le double avantage d'une terre vierge et d'une race ancienne ; vous vous rattachez au grand passé historique du continent civilisateur ; vous mêlez au soleil d'Amérique la lumière de l'Europe. C'est au nom de la France que je vous glorifie.

Ribeyrolles l'avait fait avant moi. Il vous avait salués de toute son éloquence ; il vous applaudissait, il vous aimait. Vous honorez sa mémoire et cela est bien. C'est la grande fraternité humaine qui s'affirme ; c'est la rencontre des deux mondes sur le cercueil d'un proscrit ; c'est la main du Brésil qui serre la main de la France par-dessus les océans.

Soyez remerciés ! Ribeyrolles vous appartient en effet comme à nous ; de tels hommes sont à tous ; leur

proscription même a cette vertu de mettre en lumière la communion universelle ; et, quand les despotes leur ôtent la patrie, il est beau que les peuples leur donnent un tombeau.

Je vous salue et je suis vosre frère.

VICTOR HUGO

A CHARLES RIBEYROLLES.

Il accepta l'exil ; il aime les souffrances
Intrépide, il voulut toutes les délivrances ;
Il sert tous les droits par toutes les vertus ;
Car l'idée est un glaive et l'âme est une force,
Et la plume de Wilberforce
Sort du même fourreau que le fer de Brutus.

A M. Chenay.

Hauteville-House, 21 janvier 1861.

Cher monsieur Chenay, vous avez désiré graver mon dessin de *John Brown*, vous désirez aujourd'hui le publier ; j'y consens, et j'ajoute que je le trouve utile.

John Brown est un héros et un martyr. Sa mort a été un crime. Son gibet est une croix. Vous vous souvenez que j'avais écrit au bas du dessin : *Pro Christo, sicut Christus*.

Lorsque, en décembre 1859, avec une profonde douleur, j'annonçais à l'Amérique la rupture de l'Union comme conséquence de l'assassinat de John Brown, je ne pensais pas que l'événement dût suivre de si près mes paroles. A l'heure où nous sommes, tout ce qui était dans l'échafaud de John Brown en sort ; les fatalités latentes il y a un an sont maintenant visibles, et l'on peut, dès à présent, craindre la rupture de l'Union américaine, grand malheur, mais espérer l'abolition de l'esclavage, immense progrès.

Remettons donc sous les yeux de tous, comme enseignement, le gibet de Charlestown, point de départ de ces graves événements.

Mon dessin, reproduit par vosre beau talent avec une fidélité saisissante, n'a d'autre valeur que ce nom, *John Brown*, nom qu'il faut répéter sans cesse, aux républicains d'Amérique, pour qu'il les ramène au devoir, aux esclaves, pour qu'il les appelle à la liberté.

A *Émile de Girardin.*

Londres, 16 août [1861].

Je suis à Londres, à l'auberge, on m'apporte un journal, c'est la *Presse*, j'y trouve votre nom que je cherche toujours et mon nom que vous écrivez volontiers. Vous avez raison, si l'on pouvait discuter librement en public, nous serions vite d'accord; vous êtes l'homme du radical et je suis l'homme de l'idéal. Or, la racine c'est l'idée.

Mais vous avez beau être Girardin et Voltaire a beau être Voltaire, Voltaire et Girardin sont forcés à des concessions, et doivent toujours, pour qu'il leur soit permis de parler, semer çà et là le mot *roi*, comme Spinoza le mot *christianisme*, dans leurs argumentations les plus logiques et les plus invincibles. Or, dans le radicalisme philosophique, ce mot *christianisme* n'est qu'une goutte; dans le radicalisme politique, le mot *roi* n'est qu'une goutte; mais une goutte d'arsenic, mêlée au meilleur breuvage du monde, le rend de digestion difficile.

Le jour où vous serez libre, votre grande logique éclatera dans sa plénitude et rendra visible toute la justesse de votre profond esprit. Ce jour-là, évidemment, nous serons d'accord, je crois, sur presque tous les points. En attendant, vous êtes forcé d'accepter dans une certaine mesure les hommes de l'empire et l'empire, de même qu'Orphée accepte Cerbère pour passer outre, et vous lui jetez ce gâteau de miel, votre noble style. Ils vous laisseront passer, mais vous reviendrez seul, et ils ne vous laisseront pas ramener cette Eurydice, la Liberté. Un serpent l'a piquée au talon, et un démon la garde dans le sépulcre.

C'est égal, je suis heureux de causer un peu tête à tête avec vous. Vous êtes pour moi un des grands serviteurs du progrès, de la vérité, de la logique et de la liberté; nos dissidences ne sont pour nous que des raisons de nous approfondir.

A *Jules Janin.*

Bruxelles, 24 avril 1861.

Au milieu de mes pérégrinations, je reçois votre admirable feuillet sur les *Funérailles de l'honneur*. La vie, la force, la chaleur, la grâce toute-puissante, c'est vous. Vous êtes inépuisable et lumineux. Votre feuil-

leton se lève sur Paris comme l'aube. Hélas! ce pauvre Paris crépusculaire d'aujourd'hui a bien besoin de votre clarté. Si les adolescents séniles d'à-présent veulent apprendre à être jeunes, qu'ils aillent à vous. S'ils veulent apprendre le courage, l'esprit, l'imagination, le style, toutes les magies de la poésie et de l'idéal, et la fidélité aux grands souvenirs, et la fierté, et l'incorruptibilité, et le respect des vaincus, qu'ils vous prennent pour maître. Votre attitude sereine et vaillante au milieu de tant d'abaissements est un grand exemple. Je vous écris ce billet sur un coin d'une table d'auberge, un peu au hasard, comme cela me vient, mais ému, attendri, charmé.

A *Crémieux.*

Braine-l'Alleu, 28 mai 1861.

Cher ami, je reçois votre lettre du 25 mars; *mais je la reçois aujourd'hui seulement 28 mai*. Le 25 mars, je quittais Guernesey, malade et allant un peu respirer un air nouveau; depuis deux mois je vais de ville en ville, je cours les aventures de la convalescence, et votre lettre si charmante et si bonne ne me réjouit qu'aujourd'hui. Elle me touche profondément. Vous n'êtes pas seulement l'homme éloquent et puissant; vous êtes l'homme excellent. *Vir bonus...* et tout le reste de la définition. Je ne saurais vous dire à quel point je vous aime, à quel point nous vous aimons tous. Moi, votre client, et mon fils Charles, votre autre client, nous parlons de vous sans cesse. Pas une voix n'est plus éloquente que la vôtre; pas une âme n'est plus fière. Cela doit être, du reste: l'âme est la source de la voix.

Ma santé est rétablie. Avant peu, je retournerai à mon rocher. Si jamais une bonne étoile vous y amenait, ô mon cher hôte, comme je serais heureux de vous recevoir dans ma mesure! Ce serait pour tous les proscrits une fête, et vous réjouiriez l'exil comme vous consolez la patrie.

Mettez aux pieds de votre fille la signature qu'elle veut bien désirer. J'ai cherché longtemps, pour l'écrire au bas de ce portrait, une phrase qui dit tout ce dont Mademoiselle Crémieux peut être bien fière, et j'ai fini par la trouver. La voici :

A la fille de *Crémieux.*

Je vous serre la main, mon noble et généreux ami.

A Messieurs Guiseppe Palmeri, Luigi Porta,
Saverio Priscia, Membres du Comité directeur italien,
à Palerme.

Bruxelles, 21 juin 1861.

Messieurs,

Dans votre lettre éloquente et qui me touche profondément, vous m'annoncez que mon nom vient d'être inscrit sur la liste de l'Association unitaire italienne, par décision spontanée et unanime de la Société tout entière.

J'accepte avec joie la place que vous m'offrez parmi vous. Je m'unirai ardemment à vos efforts, dans la limite de mon devoir démocratique. Vous me remerciez magnifiquement du peu que j'ai fait; un tel remerciement, est une récompense.

Membres du Comité italien, votre œuvre est sainte. La restauration d'un grand peuple est plus qu'une restauration, c'est une résurrection. Toutes les forces du progrès convergent au même but que vous et vous aident. En fondant l'Italie, vous ne travaillez pas seulement pour la patrie, vous travaillez pour le monde. L'Italie une est un besoin de la civilisation.

La grande Europe de l'avenir s'ébauche à l'heure où nous sommes. La tendance des peuples est de se grouper par races pour en venir à se grouper par continents. Ce sont là les deux phases de la civilisation qui s'enchaînent logiquement, l'une amenant l'autre; l'unité nationale d'abord, l'union continentale ensuite. Ces deux progrès seront l'œuvre du dix-neuvième siècle; il a déjà presque accompli le premier, il ne s'achèvera point sans avoir accompli le second.

Une époque viendra où les frontières disparaîtront. Toutes les guerres se dissoudront dans la fraternité des races. Ce sera le grand jour de la patrie humaine.

En attendant ces sublimes réalisations de l'avenir, continuez, persévérez, marchez; que tous les hommes d'intelligence et de cœur fassent leur devoir actuel; que chaque nation réclame son unité, apport nécessaire de chaque peuple dans l'immense pacte fédéral futur; qu'une haute philosophie politique pénètre la diplomatie elle-même et la transforme; que quiconque mutile ou diminue un peuple soit mis au ban de l'humanité. Soyons tous compatriotes dans le progrès, et redisons tous, aussi bien au point de vue européen qu'au point de vue italien: Il faut que l'Italie ait Venise et Rome; car sans Rome et Venise, pas d'Italie, et sans Italie pas d'Europe.

A George Sand.

Hauteville-House, 18 février 1862.

Où êtes-vous? où cette lettre vous trouvera-t-elle? Est-ce à Nohant? est-ce à Paris? pensez-vous quelquefois à un ami lointain que vous n'avez jamais vu, et qui vous est sérieusement et profondément acquis? Tout ce que vous avez fait de bon, de grand et de beau pour tous dans ce siècle, vous, femme, avec votre tendresse, vous, sage, avec votre amour, me constitue un de vos débiteurs, et, au milieu des choses immenses qui m'entourent, mer, ciel, astres, nature, humanité, tempêtes, révolutions, je vous appelle et je songe à vous, et mon esprit dit au vôtre: Venez.

Je suis accablé de travail et d'affaires, et dans cette situation que vous connaissez, où l'on n'a pas un instant à soi, une lettre à écrire semble une aggravation; mais vous écrire, c'est un repos.

Votre gloire est de celles dont le rayonnement est doux. La contemplation d'une lumière comme la vôtre est un enchantement pour l'âme.

Quand pourrons-nous causer, et nous voir, et nous dire tant de choses? Hélas! il me semble que la France recule pour moi, je voudrais bien que Guernesey pût se rapprocher de vous.

Il me semble que, si vous vouliez, vous êtes assez prophète pour faire venir à vous la montagne.

Je baise votre main et je la remercie et je la félicite d'écrire tant de belles œuvres.

A George Sand.

Hauteville-House, 6 mai [1862].

Votre lettre m'a attristé. Jugez si ma surprise a été pénible. Je m'étais figuré que ce livre* nous rapprocherait encore, et voici qu'il nous éloigne, qu'il nous désunit presque. J'en voudrais à ce livre si je ne le savais pas si honnête.

L'un de nous deux évidemment se trompe. Est-ce vous? est-ce moi? Votre franchise provoquant la mienne, laissez-moi vous dire que je crois que c'est vous.

J'avais fait ce rêve que vous, la grande George Sand,

* La première partie des *Misérables*. George Sand n'avait pas accepté sans des réserves l'évangélique évêque Myriel.

vous comprendriez mon cœur comme je comprends le vôtre. Dans tous les cas, vivant solitaire et face à face avec mon intention et tête à tête avec ma conscience, je suis sûr, sinon de ce que je fais, du moins de ce que je veux; je suis sûr de mon cœur qui est tout à la justice, tout à l'idéal, tout à la raison, tout à ce qui est grand, généreux, beau et vrai, tout à vous.

A George Sand.

Hauteville-House, 18 mai [1862].

Il est doux d'être blessé par les déesses quand c'est par elles qu'on est guéri. Merci de vos deux lettres exquises et bonnes. Qui ne sait pas être charmant n'est pas grand, et vous le prouvez, car vous êtes charmante. Votre grandeur, quand bon lui semble, se tourne en grâce, et c'est ainsi qu'elle se démontre.

N'ayez pas peur de me voir trop chrétien. Je crois au Christ comme à Socrate, et en Dieu plus qu'à moi-même. Je suis plus sûr de l'existence de Dieu que de la mienne propre. Lisez, si vous continuez cette lecture, la chose intitulée : *Parenthèse*, votre préoccupation sur cette ombre que vous voulez bien craindre pour moi se dissipera.

Parlons de vous. Et vous voilà donc heureuse, par-dessus le marché. Vous mariez votre fils, qui a en lui un rayon de vous. Ayez le succès à Paris, et le bonheur à Nohant. Vivez dans une gloire, c'est bien. Je baise vos mains, et je vous remercie de vos adorables lettres. Je m'aperçois que je vous aime. Heureusement que je suis vieux!

A Lamartine.

Hauteville-House, 24 juin 1862.

Mon illustre ami,

Si le radical, c'est l'idéal, oui, je suis radical. Oui, à tous les points de vue, je comprends, je veux et j'appelle le mieux; le mieux, quoique dénoncé par le proverbe, n'est pas ennemi du bien, car cela reviendrait à dire : le mieux est l'ami du mal. Oui, une société qui admet la misère, oui, une religion qui

admet l'enfer, oui, une humanité qui admet la guerre, me semblent une société, une religion et une humanité inférieures, et c'est vers la société d'en haut, vers l'humanité d'en haut et vers la religion d'en haut que je tends : société sans roi, humanité sans frontières, religion sans livre. Oui, je combats le prêtre qui vend le mensonge et le juge qui rend l'injustice. Universaliser la propriété (ce qui est le contraire de l'abolir) en supprimant le parasitisme, c'est-à-dire arriver à ce but : tout homme propriétaire et aucun homme maître, voilà pour moi la véritable économie sociale et politique. J'abrège et je me résume. Oui, autant qu'il est permis à l'homme de vouloir, je veux détruire la fatalité humaine, je condamne l'esclavage, je chasse la misère, j'enseigne l'ignorance, je traite la maladie, j'éclaire la nuit, je hais la haine.

Voilà ce que je suis, et voilà pourquoi j'ai fait *les Misérables*.

Dans ma pensée, *les Misérables* ne sont autre chose qu'un livre ayant la fraternité pour base et le progrès pour cime.

Maintenant jugez-moi. Les contestations littéraires entre lettrés sont ridicules, mais le débat politique et social entre poètes, c'est-à-dire entre philosophes, est grave et fécond. Vous voulez évidemment, en grande partie du moins, ce que je veux; seulement peut-être souhaitez-vous la pente encore plus adoucie. Quant à moi, les violences et les représailles sévèrement écartées, j'avoue que, voyant tant de souffrances, j'opterais pour le plus court chemin.

Cher Lamartine, il y a longtemps, en 1820, mon premier bégayement de poète adolescent fut un cri d'enthousiasme devant votre aube éblouissante se levant sur le monde. Cette page est dans mes œuvres, et je l'aime; elle est là avec beaucoup d'autres qui glorifient votre splendeur et votre génie. Aujourd'hui, vous pensez que votre tour est venu de parler de moi, j'en suis fier. Nous nous aimons depuis quarante ans, et nous ne sommes pas morts; vous ne voudrez gâter ni ce passé, ni cet avenir, j'en suis sûr. Faites de mon livre et de moi ce que vous voudrez. Il ne peut sortir de vos mains que de la lumière.

Votre vieil ami,

VICTOR HUGO.

A M. Octave Lacroix.

Hauteville-House, 30 juin 1862.

Monsieur,

Je m'empresse de vous répondre, car en vous je

reconnais un vaillant soldat de la vérité et du droit, et je salue un noble esprit.

Après avoir comme vous combattu le deux décembre, j'ai été banni de France. J'ai écrit à Bruxelles *Napoléon le Petit*; j'ai dû quitter la Belgique. Je suis allé à Jersey, et j'y ai lutté trois ans contre l'ennemi commun; le gouvernement anglais ayant subi la même pression que le gouvernement belge, j'ai dû quitter Jersey. Je suis aujourd'hui à Guernesey depuis sept ans. J'y ai acheté une maison, ce qui me donne le droit de cité et me fait inviolable; un quatrième exil ne pourrait m'atteindre ici. Du reste, je dois dire que Jersey, il y a deux ans, et, il y a un an, la Belgique, se sont spontanément rouvertes pour moi.

J'habite au bord de la mer une maison bâtie il y a soixante ans par un corsaire anglais et appelée Hauteville-House. Moi, représentant du peuple et soldat proscrit de la République française, je paye tous les ans le droit de poulage à la reine d'Angleterre, dame des îles de la Manche, comme duchesse de Normandie et ma suzeraine féodale. Voilà un des bizarres effets de l'exil.

Je vis ici solitaire, avec ma femme, ma fille et mes deux fils, Charles et François. Quelques proscrits sont venus me rejoindre, et nous faisons une famille. Tous les mardis, je donne à dîner à quinze petits enfants pauvres, choisis parmi les plus indigents de l'île, et ma famille et moi nous les servons; je tâche par là de faire comprendre l'égalité et la fraternité à ce pays féodal. De temps en temps un ami passe la mer et vient me serrer la main. Ce sont là nos fêtes. J'ai des chiens, des oiseaux, des fleurs. J'espère pouvoir avoir, l'année prochaine, une petite voiture avec un cheval. Ma fortune, fort ébranlée et presque détruite par le coup d'État, a été un peu réparée par le livre *les Misérables*. Je me lève de bon matin, je me couche de bonne heure, je travaille toute la journée, je me promène au bord de la mer, j'ai pour écrire une espèce de fauteuil naturel dans un rocher, en un bel endroit appelé Firmain-bay; je ne lis pas les sept cent quarante articles publiés depuis trois mois contre moi (et comptés par mes éditeurs) dans les journaux catholiques de Belgique, d'Italie, d'Autriche et d'Espagne. J'aime beaucoup l'excellent et laborieux petit peuple qui m'entoure et je crois que j'en suis un peu aimé. Je ne fume pas, je mange du roastbeef comme un anglais et je bois la bière comme un allemand; ce qui n'empêche point *la España*, journal-prêtre de Madrid, d'affirmer que Victor Hugo n'existe pas, et que le véritable auteur des *Misérables* s'appelle Satan.

Voilà à peu près, monsieur, tous les détails que vous me demandez. Trouvez bon que je les complète par un cordial serrement de main.

A M. Marius Tru sy.

Hauteville-House, 14 juillet 1862.

J'ai *Margarido*, Monsieur, et je viens de lire ce beau et charmant poème. *Margarido* c'est la Provence. Votre Provence, cette presque Italie, est dans *Margarido* comme le Latium est dans les *Bucoliques*.

La Provence est une forêt vierge de poésie. Tout y rayonne, tout y fleurit, tout y chante. La langue est douce, le peuple est bon, le paysage est chaud; le soleil, la femme, l'amour sont là chez eux. J'ai vu la Provence, il y a vingt-cinq ans, et j'en ai encore le resplendissement dans les yeux et dans l'âme. Vous êtes, vous et M. Mistral, les poètes de cet Eden.

Quoique votre drame ait des aspects douloureux et sombres, la sereine clarté méridionale le pénètre et l'apaise. On y sent le reflet de la Méditerranée, moins farouche que celui de l'Océan. La Provence chante même quand elle pleure. Vous avez mis toute cette lumière dans votre œuvre. On est charmé, ce qui n'empêche pas d'être attendri.

Je vous remercie, poète, et je vous applaudis.

A Paul de Saint-Victor.

2 octobre 1862.

Je viens de lire votre premier article sur les *Misérables*. Je vous remercie. Vous écrivez depuis quatorze ans, page à page et jour à jour, un des grands livres de ce temps, l'histoire de l'art contemporain confronté avec l'idéal. Cette confrontation sereine est le triomphe de votre lumineux esprit. Pensée, poésie, philosophie, peinture et statuaire, vous éclairez tout à la réverbération magnifique de cette vision du beau que vous avez dans l'âme.

Et la beauté de votre âme, c'est qu'elle est un cœur. On sent dans vos enseignements d'artiste et de philosophe le profond attendrissement de la justice et de la vérité. Devant Eschyle, vous êtes grec; devant Dante, vous êtes italien; et, avant tout, vous êtes homme. De là le profond penseur et le grand écrivain que j'aime en vous.

Vous le savez, pas une ligne de vous ne m'échappe. Je vous lis avec l'assiduité douce d'un frère de votre esprit. A chaque coup vous atteignez le but, et voilà bien des années déjà que je vous suis des yeux et que

je vous admire vidant sans l'épuiser sur toutes les cibles du beau et du vrai votre carquois plein de rayons.

Je suis fier aujourd'hui de cette œuvre que vous attachez à mon œuvre. Vous incrustez dans ma muraille des bas-reliefs de marbre. Après la lecture de cet article si admirable, où chaque mot a la profondeur de l'idée et la transparence de la vérité, j'aurais dû maîtriser mon émotion et garder le silence jusqu'à ce que, la série terminée, je pusse vous dire mon impression entière. Je le ferai désormais, mais je ne l'ai pas pu cette fois.

Vous me le pardonnez, n'est-ce pas ?

Cher grand penseur, je vous serre la main.

A Michelet.

Hauteville-House, 2 décembre 1862.

J'achève ce matin même la lecture de *la Sorcière*, çà et là grand philosophe. Je vous remercie d'avoir fait ce beau livre. Vous avez mis là la vérité sous toutes les formes, dont la plus magnifique peut-être est la pitié. Vous ne vous contentez pas de convaincre, vous émouvez. Ce livre est un de vos grands triomphes.

Ce que j'en aime, c'est tout ; c'est ce style vivant qui souffre avec le martyr ; c'est cette pensée qui est comme une dilatation de l'âme dans l'infini ; c'est ce grand cœur, c'est cette science mêlée d'attendrissement ; c'est cette peinture ou, mieux, cette intuition de la nature, d'où sort, splendide, on ne sait quel démon-dieu qui fait sourire et pleurer.

Le solitaire vous rend grâce de lui avoir envoyé ce doux, profond et poignant livre. C'est un songeur attristé, bien accablé souvent par le spectacle et l'obsession de la souffrance universelle ; mais, quand sa main sent la pression de la vôtre, il lui semble qu'un rayon passe devant ses yeux

A Théophile Gautier.

Hauteville-House, 3 décembre [1862].

Cher Théophile, merci. Vous venez de me donner une joie de jeunesse. Il m'a semblé être au bon jeune

temps. Je viens de lire ces pages de vous sur moi*. Ma sombre chambre d'exil m'a tout à coup semblé pleine d'une clarté d'aurore.

Je n'ai qu'un mot pour caractériser votre commentaire de mes dessins, c'est de la grâce magnifique. Vous refaites splendidement toutes ces ébauches et de votre plume elles sortent tableaux. Le peintre, c'est vous ; le poète, c'est vous ; l'âme, c'est vous.

Cher grand poète, je vous serre la main.

A Champfleury.

Hauteville-House, 17 décembre 1862.

Vous faites des livres charmants. C'est votre manière à vous de faire des livres profonds. J'ai été fier de voir dans vos pages si fortes et si fines le portrait de mon chat.

C'est lui ! c'est mon chat ! qui a fait dire à Méry, dans les jambes duquel il faisait le gros dos, ce mot illustre : *Dieu a fait le chat pour donner à l'homme le plaisir de caresser le tigre.*

Vous complétez aujourd'hui la gloire de ce chat qui était un pénéte, et de cette bête qui était un esprit. Merci. Je relirai plus d'une fois votre livre exquis.

A Emile de Girardin.

Hauteville-House, 2 avril 1863.

Les bruits de vous autres vivants arrivent tard dans ma solitude, mais finissent par y arriver.

J'apprends que, dans un banquet de la *Presse*, vous avez, avec une glorieuse vaillance, évoqué les absents, et qu'en un toast de la plus noble éloquence, vous avez associé mon souvenir au souvenir de la liberté.

La liberté ne rentrera pas sous ce régime. Il la craint, et il a raison ; la liberté a bonne mémoire et aucune cohabitation n'est possible entre elle et ce gouvernement, né d'un crime brusque, le coup d'état, et maintenu par un crime continu, le despotisme. Je n'ai pas vos espérances, et d'un autre côté il est probable que mes espérances vous sembleraient des illusions ;

* A propos des dessins de Victor Hugo.

mais nous communions, vous et moi, dans le dévouement au progrès et à cette liberté irréductible, la vaincue d'aujourd'hui, la victorieuse de demain.

Aux membres du Cercle démocratique de Pise.

Hauteville-House, 3 avril 1863.

Mes frères italiens,

Votre éloquente et noble lettre me va au cœur. J'accepte avec empressement la place que vous m'offrez parmi vous. L'Italie une et libre, c'est mon vœu comme le vôtre. Délivrer l'Italie, c'est grandir la civilisation.

Aujourd'hui, vendredi 3 avril, à l'heure où je vous écris, il y a dix-huit cent soixante-trois ans que Jésus-Christ est mort sur la croix. Il n'est pas mort à Rome. Il est mort à Jérusalem. Il paraît que les papes l'ont oublié, puisqu'ils se sont assis au sommet du Capitole sans voir que leur place est au pied du Calvaire. Le christianisme est moins auguste couronné au Vatican qu'agenouillé au Golgotha. Une triple couronne de jouissances et d'orgueils terrestres représente étrangement la couronne d'épines.

Puisque les papes s'obstinent, puisqu'ils méprisent Jérusalem, puisqu'ils usurpent Rome, l'Italie aussi s'obstinera. L'Italie reprendra Rome, par droit et par devoir. Elle reprendra Rome, comme elle reprendra Venise. Le pape est, comme le César, un souverain étranger.

A Lamartine.*

Hauteville-House, 23 mai 1863.

Cher Lamartine,

Un grand malheur vous frappe ; j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérerais celle que vous aimez.

Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous

* A la mort de sa femme.

apercevez distinctement la vie future. Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : espérez. Vous êtes de ceux qui savent.

Elle est toujours votre compagne ; invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

A George Sand.

Trèves, 26 août 1863.

Pardonnez à cet affreux papier d'auberge. Je voyage en ce moment, et je vous écris sur le coin de la première table venue. Je suis à Trèves, parmi toutes sortes de belles choses, et comment ne pas penser à vous ? J'ai lu la page noble, charmante et cordiale écrite par vous sur le livre de M^{me} Victor Hugo*. Il me semble que désormais ce livre est de vous deux ; vous le contresignez, vous le doublez de votre gloire. C'est là une illusion du cœur. Permettez-la-moi.

Vous ne savez pas à quel point je vous admire. Je saisis toutes les occasions de dire lesv u,et ie vous remercie de me donner celle-ci. Il y a eu, il y a peut-être encore, quelque chose, je ne sais quoi, qui s'est interposé entre vous et moi. Mais cela s'est dissipé, ou se dissipera. L'important pour moi, c'est que je vous aime et que je vous comprends. Vous avez une gloire unique et haute. Vous êtes la grande femme de votre siècle.

*Au ministre de la République de Colombie**.*

Hauteville-House, 12 octobre 1863.

Je ne saurais vous dire combien votre communication me touche. J'ai dévoué ma vie au progrès, et le point de départ du progrès sur la terre, c'est l'inviolabilité de la vie humaine. De ce principe découlent la fin de la guerre et l'abolition de l'échafaud.

La fin de la guerre et l'abolition de l'échafaud, c'est la suppression du glaive. Le glaive supprimé, le despo-

* Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.

** Qui avait envoyé à Victor Hugo un exemplaire de la Constitution de Colombie.

tisme s'évanouit. Il n'a plus ni raison d'être, ni moyen d'être.

Vous me remettez, au nom de votre libre République, un exemplaire de votre Constitution. Votre Constitution abolit la peine de mort, et vous voulez bien m'attribuer une part dans ce magnifique progrès. Je remercie avec une émotion profonde la République des États-Unis de Colombie.

En abolissant la peine de mort, elle donne un admirable exemple. Elle fait un double pas, l'un vers le bonheur, l'autre vers la gloire.

La grande voie est ouverte. Que l'Amérique marche, l'Europe suivra.

Transmettez, monsieur l'envoyé extraordinaire, l'expression de ma reconnaissance à vos nobles et libres concitoyens, et recevez l'assurance de ma haute considération.

A Théodore de Banville.

Hauteville-House, 15 novembre [1863].

Vous n'avez pas un succès, cher poète, sans que mon applaudissement passe la mer ; je vous crie bravo. Je viens de lire les ravissants vers de *Diane aux bois*. C'est frais, charmant, doux, exquis — et grand.

Que devenez-vous là-bas ? Au milieu de vos triomphes, pensez-vous toujours un peu à moi ? Moi, l'absent et le vieux, je vous aime. Plus je vieillis, plus j'aime mes amis et mes poètes.

Canta a la tarde el pajarito del corazon ; c'est le soir pour moi et l'oiseau de mon cœur chante. C'est pourquoi je pense à vous doucement. Continuez à être heureux et charmant.

A Victor Hugo, à Hauteville-House.

Caprera, 25 novembre 1863.

Cher Victor Hugo,

J'étais certain de votre concours, vous devez l'être de ma reconnaissance.

Ce que vous dites est juste, et je voudrais avoir le million d'âmes qui rendrait inutile le million de fusils ; je voudrais avoir l'entente universelle qui rendrait inutile la guerre. J'at-

tends comme vous avec confiance la renaissance des peuples. Mais réaliser la vérité sans douleur et parcourir la voie triomphale de la justice sans l'arroser de sang humain, c'est là l'idéal qu'on a en vain cherché jusqu'ici.

A vous, qui êtes le porte-lumière, d'indiquer un moins cruel chemin ; à nous de vous suivre.

Votre ami pour la vie,

GARIBALDI.

Au général Garibaldi, à Caprera.

Hauteville-House, 20 décembre 1863.

Cher Garibaldi,

Nous avons foi tous les deux, et notre foi est la même.

La renaissance des nations est infaillible. Quant à moi, j'ai la conviction profonde que, l'heure venue, peu de sang sera versé. L'Europe des peuples *fara da se*. Les révolutions, même les plus heureuses et les plus nécessaires, ont leur responsabilité, et vous êtes, comme moi, de ceux qui redoutent pour elles le poids énorme d'une goutte de sang de trop. Pas de sang du tout, ce serait l'idéal ; et pourquoi pas l'idéal ? Quand l'idéal est atteint dans les hommes, — et, à vous seul, vous suffisez pour le prouver, — pourquoi ne l'atteindrait-on pas dans les choses ?

Le niveau des haïnes baisse à mesure que le niveau des âmes monte. Tâchons donc tous d'élever les âmes. La délivrance par la pensée, la révolution par la civilisation, tel est notre but, le vôtre comme le mien.

Et quand il faudra livrer le dernier combat, on peut être tranquille, ce sera beau, généreux et grand ; ce sera doux autant que le combat peut l'être. Le problème est en quelque sorte tout résolu par votre présence.

Cher ami, je serre votre main illustre.

VICTOR HUGO.

A Hippolyte Lucas.

Hauteville-House, 29 janvier 1864.

Je viens de relire, mon cher confrère, votre gracieux volume. Vos *Heures d'amour* sont amies des heures d'exil.

Vous rendez-vous compte que vous êtes un charmant poète, pas racinien du tout ? Il y a en vous un critique du dix-septième siècle, mais heureusement il y aussi un poète du dix-neuvième. Si l'on en croyait le critique, on n'achèterait pas le poète, et les *Heures d'amour* n'en seraient pas à leur quatrième édition. Mais vous avez le bonheur d'être plus fort comme homme de l'avenir que comme champion du passé, et vos vers, cher poète, triomphent de vos doctrines. Vous serez puni par le succès. C'est bien fait ! Ah ! vous voulez relever de Boileau et de Le Batteux en critique ? Eh bien, votre poésie se révolte contre vous et vous bat. Elle ne relève, elle, que de l'éternelle nature. Elle a la grâce et le charme. Elle est délicate et forte. Elle pense et elle aime. Dites-en pis que pendre à présent. Elle s'en fiche pas mal !

Merci de vos bonnes photographies. Vous êtes étonnant, vous : vous gardez vos cheveux noirs !

A George Sand.

Hauteville-House, 28 mars 1864.

J'apprends que vous êtes rentrée à Nohant. C'est là que mon applaudissement aime à vous aller trouver. Il est tout simple que la solitude écrive à la solitude. Dans votre magnifique triomphe de Paris, ma voix n'eût été rien, elle est toujours bien peu de chose en cet éblouissement de renommée où vous êtes ; mais il me semble que là-bas, au milieu de vos champs et de vos arbres, vous l'entendrez mieux.

J'ai de rares joies ; votre succès en est une, et des meilleures*. Vous donnez à notre temps une occasion d'être juste. Je vous remercie d'être grande et je vous remercie d'être admirée. Dans une époque sombre comme la nôtre, votre gloire est une consolation.

A Louis Blanc.

Hauteville-House, 31 mars 1864.

Mon cher Louis Blanc,

Dans le livre que je vais publier**, et où je parle, incidemment, et dans les meilleurs termes, du Comité***

* Le succès du *Marquis de Villemer*.

** *William Shakespeare*.

*** Le Comité formé en Angleterre pour élever une statue à Shakespeare.

je me prononce contre l'idée d'une souscription. Une souscription, c'est l'ordinaire de ces sortes de manifestations. Or, pour Shakespeare, il faut plus que l'ordinaire. Je ne crois pas qu'on puisse faire moins pour lui que le vote d'un grand monument public par acte du Parlement.

C'est là, selon moi, que devrait tendre l'initiative de ce Comité. Ayant écrit cela, qui va paraître, puis-je prendre part à la souscription ? Puis-je écrire d'une façon et agir de l'autre ?

Dans un cas qui intéresserait la conscience, la réponse immédiate ce serait *non*. Le cas actuel admet moins de sévérité. Pourtant, n'y aurait-il pas inconséquence ? Vous êtes sur le terrain, vous voyez les choses de près ; en même temps que toutes les puissances vous avez toutes les délicatesses, permettez-moi de vous faire juge de la question.

Si vous pensez que mon livre ne fait pas obstacle à ma souscription, vous pouvez dès à présent me faire inscrire sur la liste pour cinq livres et mon fils François-Victor également pour cinq livres.

Si vous voyez inconvénient à ce que je semble me déjuger et si c'est votre avis que je m'abstienne, je m'abstiendrai.

Mon amitié vous demande la permission de s'en rapporter à la vôtre.

A Garibaldi*.

Hauteville-House, 24 avril 1864.

Je ne vous ai pas écrit de venir, parce que vous seriez venu, et que, quelle qu'eût pu être ma joie de vous serrer la main — à vous, le vrai héros ! — quelque bonheur que j'eusse pu avoir de vous recevoir dans ma maison, je savais que vous étiez mieux occupé, et un homme n'a pas le droit de vous prendre à un peuple. Guernesey salue Caprera, et peut-être un jour lui fera visite. En attendant, aimons-nous.

Le peuple d'Angleterre présente en ce moment un noble spectacle. Soyez l'hôte de l'Angleterre après avoir été le libérateur de l'Italie ; c'est beau et grand. Celui qui est applaudi est suivi. Votre triomphe en Angleterre est une victoire pour la liberté. La vieille Europe de la Sainte-Alliance en a peur.

C'est qu'en effet il n'y a pas loin de ces acclamations à la délivrance.

* Garibaldi était alors à Londres où l'Angleterre lui faisait une réception triomphale.

A Charles Hugo.

Hauteville-House [1864].

Ta lettre ne répond pas à ce mot que je te criais du fond de mes entrailles : Reviens !

Tu nous manques à tous ici, et à moi plus qu'à personne, tu le sais bien. Mais ce mot, reviens ! je te le disais dans tous les sens à la fois, je ne te disais pas seulement reviens par le chemin de fer, je te disais reviens par le cœur ; ne fais pas cesser seulement la séparation matérielle qui est entre nous depuis si longtemps déjà, fais cesser la séparation des âmes. Tu m'as fait bien souffrir, pauvre cher enfant, mais je te pardonne, car je t'aime, et, quand on aime, sais-tu ce qui est impossible ? c'est de ne pas pardonner.

Oui, tout mon cœur se tourne vers toi, et appelle le tien. Reviens ! reviens ! Hélas ! pendant que la souffrance t'éprouve là-bas, elle nous éprouve ici ; tu sais mes dernières angoisses ; cela ne m'empêche pas d'être déchiré par les tiennes. Tu vois, j'avais bien raison, tout ce que je t'avais prédit se réalise.

Ah ! mon Dieu, toi si loin, toi si triste ! Que d'accabllements à la fois ! Reviens ! reviens ! je ne sais plus dire et penser que cela.

A M. Tennant,
à Glamorgan, pays de Galles.

Hauteville-House, 15 mai 1864.

Cher monsieur Tennant, avant de faire le livre sur lequel vous appelez mon attention, vous aviez fait ceci :

Vous aviez autour de vous des travailleurs pauvres. Vous leur avez prêté trente acres de votre meilleure terre. Ces trente acres furent divisés par vous en lots. Chaque lot était assez grand pour deux cottages et deux bons jardins. Et vous dites aux pauvres qui vous entouraient : — Voici de la terre ; qui en veut ? On suivra l'alignement, on ne bâtira pas plus de deux cottages par lot, on payera pour chaque lot une guinée par an, et je vous fais un bail de mille ans. — En quelques semaines tous les lots furent pris, des centaines de propriétaires étaient créés, la chose s'accrut avec le temps, et cela fait aujourd'hui une petite ville dans le pays de Galles, comté de Glamorgan, la ville de Ske-

wen. Chaque propriétaire, à Skewen, est électeur, c'est-à-dire citoyen. Vous avez fait plus qu'une ville, vous avez fait une cité.

Ce n'est pas tout. Vous avez creusé à vos frais un canal de trente pieds de profondeur, de quatorze kilomètres (neuf milles) de longueur, qui porte des navires du plus fort tonnage, et qui mène à la mer. Le port sur la mer se nomme Port Tenoant.

Une ville créée, un canal creusé, un port construit, c'est bien.

Voilà, certes, une bonne préface.

Maintenant je lis votre livre, ou plutôt je me le fais lire, car je ne sais pas l'anglais.

J'y retrouve votre pensée haute et fraternelle.

Je suis plus radical que vous, vous le savez ; vous ménagez les parasitismes, moi je les supprime. Mais, cette restriction faite, j'accepte votre livre. Beaucoup des moyens termes indiqués par vous sont très ingénieux, très étudiés, très efficaces, et ont pour base les principes. Vous esquissez, dans des pages honnêtes et fortes, une répartition plus juste des charges sociales, une attribution plus normale des territoires, une civilisation plus loyale que la nôtre, une Europe meilleure.

Un jour vous aurez pour idéal une Humanité meilleure. Ce jour-là, vous comprendrez tout ; ce jour-là vous combattrez les parasitismes au lieu de les régler ; ce jour-là vous adopterez, avec toute l'énergie de votre droiture, et comme point de départ absolu et nécessaire du progrès, l'enseignement gratuit et obligatoire. Alors vous serez en pleine logique, chemin de la pleine vérité. Alors votre esprit sera complet, et vos livres seront irréfutables.

En attendant, je me contente de tout ce qu'il y a dans votre livre d'excellent, de juste, de vrai et de cordial pour le peuple. Le peuple souffre, aimons-le. Je ne dis pas cela à vous, fondateur de villes ; je le dis à tous. Aimons-nous. Un jour, dans une phrase, je ne sais plus laquelle, j'avais écrit : *aimer* ; l'ouvrier compositeur mit : *aider*. J'acceptai cette faute d'impression. Aimons-nous, et aidons-nous. Que le riche aime et aide le pauvre, que le pauvre aime et aide le riche. Tous ont besoin de tous.

A George Sand.

Hauteville-House, 17 mai 1864.

Il est évident qu'étant si grande, vous devez être charmante. La grâce est une forme de la puissance. Vous le prouvez dans toutes vos œuvres, vous le prouvez dans les pages exquises et superbes que je viens

de lire. Un ami me les envoie. Il est plus mon ami à dater d'aujourd'hui.

Je vous lis, je lis cette magnifique et noble lettre, elle est écrite sur moi, et il me semble qu'elle est écrite à moi. Je suis profondément ému. Quelle idée de génie d'avoir mêlé la nature à ce livre*, de raconter votre vie au village en même temps que l'art et la science, et de faire entendre çà et là, à travers les grandes choses que vous dites, des bruits de feuilles et des chants d'oiseaux ! Dante dicte une page, Virgile l'autre. C'est l'enchantement dans la force. Ah ! Circé ! ah ! George Sand !

Je suis bien content d'avoir fait ce livre-là, puisqu'il vous a fait plaisir. Vous m'aimez donc un peu ? Vrai ? Eh bien, c'était une de mes ambitions.

Je suis très ambitieux. Je voudrais vous voir. C'est encore là mon rêve. Quel beau portrait vous m'avez envoyé ! que de beauté, de dignité et de douceur grave ! N'ayez pas peur, je suis un vieux bonhomme, et voici mon portrait qui le prouve. Je voudrais être quelque part, dans un petit coin du monde, soit à Nohant, soit à Guernesey, soit à Caprera, avec Garibaldi et vous ; nous nous entendrions. Il me semble que nous sommes trois bonnes créatures de ce temps-ci. C'est bien dommage que Nohant me soit défendu. On me dit que je suis un proscrit volontaire. Parbleu ! c'est pour cela que je suis enchaîné. Si je n'avais à craindre que Cayenne, j'irais en France quand bon me semblerait.

Votre lettre cause, en même temps elle enseigne, en même temps elle chante, en même temps elle songe. La vaste nature se reflète tout entière dans une ligne de vous comme le ciel dans une goutte de rosée. Vous avez des échappées sur l'infini, sur la vie, sur l'homme, sur la bête, sur l'âme. C'est grand. Quand il y a un philosophe dans une femme, rien n'est plus admirable ; les côtés profonds sont touchés en même temps que les côtés délicats. Je suis de ceux qui veulent que le cœur pense. Vous êtes ce cœur-là. La conversation d'accord, c'est la conversation que j'aime ; nous l'aurions ensemble, je le crois ; nos points de rencontre sont nombreux. Voilà que je me vante ; souriez et pardonnez-moi.

Vous ne vieillirez jamais, vous. Vous êtes ineffablement gracieuse. Pendant que Paris vous applaudit et vous adore, vous vous faites au fond des bois un petit oubli pour vous toute seule, et vous vous pratiquez un recoin d'ombre dans la gloire. Il y a des nids pour les âmes comme pour les oiseaux. En ce moment, votre âme est au nid. Soyez heureuse autant que vous êtes grande.

Je ferme ma lettre pour relire la vôtre. On me dit que mon livre a des envieux, je le crois bien, j'en suis un ; il a voyagé avec vous, je suis jaloux de lui.

Je me mets à vos pieds et je baise vos mains.

* William Shakespeare.

A Théodore de Banville.

Hauteville-House, 21 mai [1865].

J'achève, cher poète, votre nouveau recueil. Avant de le relire, je vous écris. C'est un de vos plus charmants livres. Que de raison, que de vérité, que de science et d'art dans cette gaité ! et comme c'est exquis, la sagesse masquée de grâce ! Vous savez que depuis longtemps j'ai dit que vous êtes un poète de l'Anthologie. Rien ne manque à cette lyre forte et délicate que vous avez dans l'esprit. Vous avez le grand vol et le doux murmure, la gentillesse, l'élégance gamine du moineau franc, le sautilllement de branche en branche, et tout à coup de puissants coups d'aile et la fuite à travers les nuées. Tout cela, c'est le poète.

A Frédéric Morin.

Bruxelles, 3 août 1865.

Cher philosophe, votre gracieux envoi m'a charmé. J'ai lu vos articles excellents ; j'ai lu vos *Origines de la Démocratie*. C'est un beau livre. Je me suis souvent arrêté sur ces pages profondes, leur faisant des questions auxquelles elles répondaient, conversation d'âme à âme, entre vous et moi, à travers un livre. C'est que ce livre a la transparence de la lumière et le rayonnement de la vérité.

J'ai causé avec votre ouvrage comme je causerais avec vous, et je vais l'emporter en voyage et m'en faire accompagner, car il est maintenant mon ami.

Vous donnez à la justice ses hautes et réelles formules, vous voyez l'histoire avec le regard du penseur, vous indiquez au progrès sa vraie route dans l'avenir, en lui expliquant son véritable itinéraire dans le passé ; vous êtes la science servie par le style, le philosophe doublé de l'écrivain.

Je vous remercie de m'avoir fait lire cette œuvre enthousiaste et sagace, éloquente et logique ; je vous remercie de m'y avoir cité ; je vous remercie de l'avoir écrite.

Quand vous reverrai-je ? Vous m'avez laissé un souvenir cordial et charmant. Je sens encore la chaleur de votre serrement de main.

A Alexandre Dumas.

Hauteville-House, 16 juin [1865].

Cher Dumas,

Je viens de lire votre lettre dans la *Presse*. Je l'ai lue sans surprise. De vous, rien ne m'étonne en fait de vaillance; et, en fait de lâcheté, rien ne m'étonne de ces gens-là. Vous êtes la lumière; l'empire est la nuit; il vous hait, c'est tout simple; il veut vous éteindre, c'est moins simple. Il y perdra son souffle et sa peine. L'ombre qu'il versera sur vous ajoutera à votre rayonnement.

Incident glorieux pour vous, en somme, et honorable pour moi, et dont je félicite notre vieille amitié.

A George Sand.

Bruxelles, 4 octobre 1865.

J'ai été absent et errant tout l'été. Je traverse Bruxelles pour marier mon fils Charles, puis retourner à mon caillou en pleine mer. Paul Meurice me parle de vous, je sens le besoin de vous écrire. Voulez-vous me permettre de vous dire que je suis à vous du fond du cœur. Il y a des heures dans la vie où une sympathie, plus attendrie et plus profonde que jamais, se mêle à l'admiration qu'inspire un grand esprit. C'est ce sentiment-là que je vous envoie; c'est ce respect-là que je mets à vos pieds.

A Théodore de Banville.

Castle Cary, 25 octobre 1865.

A mes petites lettres intimes vous faites de magnifiques réponses publiques. Je viens de lire dans la *Presse* votre splendide prologue aux *Chansons des Rues et des Bois*. C'est le rossignol annonçant l'alouette.

Puisque d'avance vous voulez bien aimer un peu ce

livre, cela me décidera peut-être à le publier. Un désir de vous, poète, est un ordre à la muse.

Pourtant, pour lâcher ce nid en plein air et en plein vent, le ciel est bien sombre. J'hésite.

J'ai vu dans les journaux que j'avais été absent de Guernesey *deux mois*, c'est trois mois qu'il faut dire, et je ne suis pas encore rentré. Je viens d'errer un peu, çà et là, le plus près possible de la frontière de France. J'ai vu les musées et les montagnes. J'ai souvent pensé à vous, poète, en présence de la grande nature et de l'art éternel. La nature et l'art sont à vous; vous avez la double lyre.

Oui, vous êtes, cher Banville, une des sources de poésie de notre temps; et c'est une gloire, car jamais plus grande époque n'a eu une poésie plus haute. Vous compterez dans ce ciel, souvent noir, mais toujours profond, parmi les étoiles de première grandeur. Vous êtes un Aldébaran de l'art.

A George Sand.

Hauteville-House, 28 novembre 1865.

Vous venez de m'écrire, dans l'*Avenir national*, une admirable lettre. Cette page me paye mon livre*. Vous êtes un des plus grands esprits de la France et du monde, et, ce qu'il y a de plus beau dans le monde, un esprit fait de cœur. C'est le cœur, le cœur profond, qui parle, dans tout ce que vous dites, *urbi et orbi*. Ayant en vous toutes les tendresses, vous avez le droit de promulguer toutes les vérités. C'est une sublime et douce chose de voir reparaître, dans nos siècles de doute et de lutte, sous la magnifique figure de George Sand, la femme prêtresse. Votre pensée est, à ses heures, héroïque, parce qu'elle est bonne. De là votre puissance. Ce que vous dites de la vie, de la mort, du tombeau, de l'immense gamme des âmes sur la lyre de l'infini, des ascensions sans fin, des transfigurations sans nuit, tout cela, que vous faites voir et que vous faites penser, est vrai et pur, magnanime à dire, nécessaire à entendre. Quelques esprits, en ce siècle, font tapage par la négation; c'est aux grandes âmes qu'est réservée l'affirmation. Vous avez le droit au oui. Usez-en. Usez-en pour vous et pour tous. Dieu a, au milieu des hommes, une preuve, le génie. Vous êtes, donc il est. Je considère une page affirmante comme un service rendu au genre humain, et quand cette page est écrite par vous, elle a une lumière double, la gloire s'ajoutant à la vérité.

* *Les Chansons des Rues et des Bois*.

Vous êtes triste, ô consolatrice. Ceci augmente votre grandeur. Laissez-moi vous dire que je suis profondément ému.

A Paul de Saint-Victor.

H.-H., 10 décembre 1865.

La solitude serait pesante sans la communion avec les grands esprits. Je les cherche dans le passé, et ils me répondent; je les cherche dans le présent, et ils me répondent aussi. Mes livres sont les lettres que je leur écris. Vous venez de m'accuser réception des *Chansons des Rues et des Bois*.

Vous avez lu ce livre, et vous en parlez magnifiquement. Vous avez le don de formuler l'art en une ligne et d'écrire un poème en une page. Votre critique peint, et dans votre éloquence il y a une philosophie. Du reste, c'est la règle; c'est la règle sans exception : qui est splendide est profond.

Cette loi est dans la nature comme dans l'art. Elle éclate dans le soleil et se répercute dans Homère. Sur cette roche où je vis dans la brume et dans la tempête, je suis parvenu à me désintéresser de toute chose, excepté des grandes manifestations de la conscience et de l'intelligence. Je n'ai jamais eu de haine, et je n'ai plus de colère. Je ne regarde plus que les beaux côtés de l'homme; je ne me courrouce plus que contre le mal absolu, plaignant ceux qui le font ou qui le pensent. J'ai profondément foi au progrès. Les éclipses sont des intermittences, et comment douterais-je du retour de la liberté puisqu'à tous mes réveils j'assiste au retour de la lumière?

Vous êtes, dans ce temps trop tourné vers la matière, un distributeur d'idéal. Vous rendez aux esprits cet immense service de leur faire comprendre l'âme universelle, démontrée par les chefs-d'œuvre dans l'art, comme par les prodiges dans la création. Vous êtes une des lumières du beau et du vrai. Toutes les fois que mon nom tombe de votre plume, il me semble que j'entends un bruit de gloire.

Au Gonfalonier de Florence.

Hauteville-House, 1^{er} février 1866.

Monsieur le Gonfalonier,

Recevoir du gonfalonier de Florence, au nom de

l'Italie, la médaille jubilaire de Dante, c'est un immense honneur, et j'en suis profondément touché. Mon nom est pour vous synonyme de la France et vous me le dites en termes magnifiques. Oui, il y a en moi, comme dans tous les Français, un peu de l'âme de la France, et cette âme de la France veut la lumière, le progrès, la paix et la liberté, et cette âme de la France veut la grandeur de tous les peuples, et cette âme de la France a pour sœur l'âme de l'Italie.

A Madame Rattazzi.

Hauteville-House, 24 février 1866.

Hélas! Madame, j'en appelle à votre cœur noble et charmant et à votre généreux esprit : après le crime commis à Mentana sur l'Italie, non par la France, mais par l'odieux gouvernement français, je ne puis plus élever la voix en Italie que pour réclamer Rome et acclamer la République. Vous me comprendrez, et vous m'approuverez.

VICTOR HUGO.

A Henri de Pène, directeur du Gaulois

Hauteville-House, 27 février 1866.

Mon honorable et cher ancien ami, je suis bien sensible à votre lettre excellente. C'est une joie pour moi de renouer avec vous nos bonnes relations d'autrefois. Vos offres sont les plus splendides qui aient jamais été faites à un écrivain. Je vous donne acte de votre magnificence; mais la raison d'art, pour moi, passe avant tout, et le demi-million que vous m'offrez ne peut lui-même vaincre mon scrupule d'artiste. J'ai la conviction que les *Travailleurs de la Mer* ne sauraient se découper en feuilletons.

Ce mode de publication, excellent du reste et que je suis loin de répudier, conviendra peut-être au roman *Quatrevingt-treize*, qui est le livre auquel je travaille maintenant.

Votre lettre et la dépêche télégraphique ne me sont arrivées qu'hier. Notre cher ami commun Paul Meurice vous expliquera cet isolement de Guernesey. Je suis ici dans une solitude sérieuse.

Mes raisons pour résister à vos offres si superbes et si noblement faites, vous les comprendrez et vous m'en saurez gré. Elles sont toutes puisées dans ma conscience. C'est elle, quelque regret que j'en puisse avoir, qui me force à baisser publiquement les yeux devant un demi-million. C'est sous la forme livre que les *Travailleurs de la Mer* doivent paraître. Quand ils seront publiés, vous serez certainement de mon avis.

Je vous remercie avec effusion de votre ouverture si cordiale. Laissez-moi mettre un peu d'avenir dans le serrement de main que je vous envoie.

A Paul de Saint-Victor.

H.-H., 4 avril 1866.

On écrirait un livre rien que pour vous faire faire une page*. O frère de mon esprit, je vous salue et je vous remercie. Quand l'édifice est bâti, c'est vous qui mettez sur le faite le drapeau de lumière. Vous créez sur une création; vous êtes le magnifique explicateur; vous écrivez le poème du poème, le mot du sphinx, le cri des profondeurs. Cette grande critique que vous faites est en même temps une grande philosophie; elle marque dans notre temps comme une traînée de flamme au milieu de l'ombre. Vous êtes un des sauveurs de l'idéal. Cette gloire s'attachera à votre nom.

Ce qui échappe à la mer n'échappe pas à la femme; tel est le sujet de ce livre, et comme vous l'avez compris! Et comme vous le faites comprendre! Pour être aimé, Gilliat fait tout, Ebenezer rien, et c'est Ebenezer qui est aimé. Ebenezer a la beauté de l'âme et du corps, et, avec ce double rayon, il n'a qu'à paraître pour triompher. Gilliat, lui aussi, a ces deux beautés, mais le masque du travail terrible est dessus. C'est de sa grandeur même que vient sa défaite.

Je me laisse aller à causer avec vous. Je viens de vous lire, et il me semble que c'est un dialogue entamé. Quand vous verrai-je? Quand me sera-t-il donné de serrer cette main qui a écrit tant de pages superbes et profondes et qui fait la critique chef-d'œuvre!

Dites-vous que vous êtes un des points d'appui du poète solitaire. Une page de vous est un cordial. Il y a entre vous et moi un mystérieux va-et-vient d'âme à âme. Vous me dites : Courage! et je vous dis : Merci!

Il me semble voir mes deux pôles marqués par vous

* A propos de l'article de Saint-Victor sur les *Travailleurs de la Mer*.

dans vos deux articles sur les *Chansons des Rues et des Bois* et sur les *Travailleurs de la Mer*. Rien n'échappe à votre puissant esprit. Vous illuminez le diamètre entier d'une œuvre et votre lampe-étoile, après avoir éclairé le sommet, reparait au fond de l'abîme.

A Alfred Asseline*.

H.-H., 14 avril 1866.

Tu as tout bonnement écrit six pages exquises. La dernière est grande et belle. Tu fais dignement la forte explication du *Moïse* : « Tu es le génie et tu exprimes Dieu. » Cela est superbe. Et tout ce que tu dis de la langue et du style! c'est neut, vrai et savant. C'est de la haute critique, de la critique d'artiste et de poète. Le poète est le premier des critiques, de même qu'il est le premier des philosophes; il sait le fond de l'art et la loi de l'idéal.

Tu as raison de voir en moi plus qu'un poète, un homme, plus qu'un cousin, un ami. Continue à élever vers les choses de la pensée ton cœur et ton esprit. Vois-tu, la pensée, c'est la grande maison, c'est la grande église, c'est la grande patrie.

A Théodore de Banville.

Bruxelles, 27 juin [1866].

Mon poète, vous avez un grand succès. Comme on sait que j'aime les bonnes nouvelles, c'est la première chose qu'on me dit au déboîté. J'arrive, je quitte momentanément Guernesey pour Bruxelles, de Celta je deviens Welche, c'est un progrès; les Welches sont plus libres penseurs que les Celtes, et ici je suis plus près de la France. Me voilà donc en Belgique pour trois mois. Après quoi, je reprendrai mon vol vers mon écueil en pleine mer. Vous verrai-je? ce serait une grande joie. — En attendant, je vous applaudis. Votre *Pierre Gringoire* a, je le sais, tout ce qui fait l'œuvre accomplie. Vous avez, c'est-à-dire, nous avons, une comédie de plus. Le grand persécuté de notre époque, l'idéal, est le bienvenu chez vous. Vous êtes le poète

* Cousin germain de M^{me} Victor Hugo.

doublé de l'artiste. Bravo donc à votre style, à votre verve, à votre grâce, à votre philosophie masquée de antaisie et de gaité! Je suis heureux de votre triomphe; je n'en suis pas jaloux. Que voulez-vous? je suis une ganache, je ne suis plus de mon temps, j'ai toujours cette vieille faiblesse d'aimer mes amis.

Notre bon et charmant Méry est donc mort! — Jé ne consens pas à désespérer de Baudelaire. Qui sait? *Flamma tenax.*

A Théodore de Banville.

Bruxelles 17 juillet [1866].

Je viens de lire *Gringoire*. Vous nous avez fait une œuvre exquise, profondément triste et profondément gaie, comme toute vraie comédie. C'est le sanglot du poète à travers le rire du philosophe. C'est la destinée humaine soulignée par l'art idéal. Votre Louis XI fait frémir et sourire, et quelle charmante figure de femme entre le roi, ce spectre, et le poète, cette ombre! Vos deux ballades sont belles et poignantes.

Je vous remercie, mon pôte, de tous les services que vous rendez à l'idéal. Continuez-moi ce bonheur de vous voir réussir. Merci pour mon nom à côté du vôtre.

Muchissimas gracias, y no olvidès que tuyo soy.

A Louis Boulanger.

Hauteville-House, 9 avril 1866.

Je ne suis pas absent, cher Louis, puisque j'ai toujours ma place dans votre cœur.

Votre lettre me charme et m'émeut; j'y sens notre jeunesse. Cette jeunesse, vous l'avez toujours. A petit enfant jeune père, et votre enfant a six ans. Cette aurore se mêle gracieusement à vous-même, et vous en avez la lumière. Soyez heureux. J'ai sans cesse sous les yeux, dans ma mesure d'exil, plusieurs œuvres fortes et éclatantes signées *Louis Boulanger*. Je les regarde, et je songe. Où sont les roses d'antan? — Vous êtes toujours mon peintre aimé, mon compagnon regretté, un de ces doux frères du commencement, plus précieux et plus chers encore à la fin.

A M. Cuvillier-Fleury.

Hauteville-House, 30 avril 1866.

Monsieur et cher confrère,

Je me sens, de toutes les manières, si profondément absent de l'Académie, qu'il m'est impossible de ne pas être touché chaque fois qu'un de mes confrères veut bien avoir l'air de croire que j'en suis. L'exil a créé l'académicien *in partibus*; je suis cet académicien-là. Mais l'exil n'a pu m'ôter mes vieux souvenirs et mes vieilles cordialités. Vous savez, mon honorable et cher confrère, quelle place vous y avez.

Il y a entre vous et moi, et je le regrette, plus d'un dissentiment; mais nous sommes d'accord en ceci que nous avons, vous et moi, notre conscience pour guide, et la liberté pour but.

Conscience, liberté; toute la dignité de la vie est là. Nous pouvons donc, à l'Académie et partout, échanger cordialement un serrement de main.

A Marc Fournier,
Directeur du Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Hauteville-House, 18 avril 1866.

Monsieur et cher confrère,

Votre honorable empressement me touche. J'y sens l'écrivain de talent, en même temps que le directeur-artiste. Je m'empresse de mon côté de vous répondre. Pour que le drame écrit par moi cet hiver* pût être joué, il faudrait des conditions de liberté refusées en France à tous, et à moi plus qu'à personne. Je suis donc contraint d'ajourner. Du reste, ce drame est composé pour la représentation et complètement adapté à l'optique scénique. Mais, tout à fait jouable au point de vue de l'art, il l'est moins au point de vue de la censure. J'attends, et mon drame paraîtra le jour où la liberté reviendra.

Si, à cette époque-là, vous voulez bien encore vous souvenir de moi, nous pourrions reprendre cette conversation interrompue. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, que vous appelez si gracieusement « mon

* *Torquemada.*

théâtre », m'est cher, et il n'est pas de scène où je rentrerais avec plus de plaisir.

Recevez, mon honorable et cher confrère, avec l'expression de mon regret *actuel*, l'assurance de ma vive cordialité.

A Lacaussade.

Hauteville-House, 20 mai 1866.

Monsieur, je connaissais en vous et j'appréciais hautement le poète ; vous me révélez le critique. L'un est digne de l'autre. On sent en vous la pratique du grand art. Je viens de lire votre belle et profonde étude sur mon œuvre lyrique*. Je suis charmé, touché et par moments ému jusqu'au ravissement de tant de hautes qualités de philosophe et d'artiste déployées par vous dans ces quelques pages.

Vous avez les deux qualités sans lesquelles il n'est pas d'esprit complet, c'est-à-dire le sentiment contemporain et le goût éternel ; vous comprenez le dix-neuvième siècle et vous comprenez l'idéal. De là votre puissance de critique et votre pénétration d'artiste.

On parle beaucoup de goût aujourd'hui et ceux qui en parlent le plus sont ceux qui en ont le moins ; ils s'absorbent dans un goût local et passager, le goût français au dix-septième siècle, et ils méconnaissent ce que je viens d'appeler le goût éternel.

Ainsi, au nom de Boileau, ils châtient Horace, et au nom de Racine, ils nient Eschyle. Ramener la littérature de ce goût faux au goût vrai, qui va d'Aristophane à Shakespeare et de Dante à Molière, c'est la fonction d'un esprit tel que le vôtre. Qui dit fonction dit mission, et qui dit mission dit devoir.

Continuez votre grand travail dans le sens de l'idéal. Je vous remercie pour moi et je vous applaudis pour tous.

A Michelet.

H.-H., 27 mai [1866].

... Votre *Louis XV* est un de vos plus beaux livres. Ce roi gisait, pourri. Vous êtes venu, résurrecteur. Vous avez dit à ce cadavre : debout ! et vous avez remis dedans son âme horrible. Maintenant il

* *Les Chansons des Rues et des Bois.*

marche, et il fait peur. Et, avec le règne, vous avez peint le siècle, l'un petit, l'autre grand. Le miasme du passé et le souffle de l'avenir sont dans votre livre ; de là sa menace et sa promesse ; de là l'enseignement.

Je vous remercie ; je ne suis rien que le témoin du dix-neuvième siècle. Je me rends cette justice que je comprends toutes les œuvres de cette grande époque, où vous avez une place si haute. Cette sympathie que je me sens pour mon temps et pour ses hommes est toute ma fierté, et à peu près toute ma joie. Cher historien, cher philosophe, je presse votre main et je salue votre lumière.

A Théodore de Banville.

Bruxelles, 8 août [1866]

O mon cher poète, que de choses belles et que de choses charmantes ! Pas une page qui n'étincelle. Pas un mot qui ne chante et qui ne pense. Car chanter, c'est penser. L'Hymne, c'est le Verbe. Je l'ai, votre livre, cette *eau vive si douce au cœur des misérables* ; j'y bois, car j'ai souffert, et je suis altéré. J'ai soif. Gloire à vous, poètes, *irrigui fontes* !

Vous êtes, vous, une des plus pures et des plus exquis sources, et vos gouttes d'eau sont des perles, et vos perles sont des larmes, et vos larmes sont ma joie. Tel est le poète. C'est avec sa douleur qu'il console. On touche sa plaie et l'on est guéri. La magnifique poésie du dix-neuvième siècle, fille de la Révolution et de la liberté éternelle, met sur votre tête nue une de ses plus belles couronnes.

Je vous embrasse, ô doux poète des poètes, ô exilé idéal, ami des Dantes et des Homères. Vous avez *tous les torts* du cygne ; vous chantez comme lui, mais vous ne mourez pas.

A George Sand.

Bruxelles, 14 août 1866.

Le bruit de votre illustre nom m'arrive toujours, quoique, devenu solitaire chronique (ce qui finit par être une surdité), je ne sache plus rien de ce qui se passe. L'idée du *don Juan de Village* est haute et profonde, comme tout ce qui vient de votre grand esprit. L'immuabilité de l'éternel foud humain, le cœur partout

identique à lui-même, la corruption de la ville accentuée par la sauvagerie du village, le vice poussant dans l'herbe aussi bien qu'entre les pavés, don Juan paysan, cela est vrai de la grande vérité qui est en même temps la grande originalité. Et ce vice dompté par l'amour, ce tigre sur le dos duquel sauté l'enfant ailé, le plus doux et le plus puissant des belluaires, c'est encore là de la grandeur charmante, de la grandeur digne de vous.

Regardez à vos pieds. Vous y verrez mon admiration.

A Madame Chenay.

Chaufontaine, 3 septembre [1866].

Tes lettres, chère Julie, nous sont bien arrivées. Ma femme en ce moment ne peut ni lire ni écrire ; mais nous l'entourons, et nous suppléons à ses yeux. Je l'ai amenée ici, parce que le paysage est un rideau vert. L'été, fournaise partout, est ici une simple étuve. On n'y rôtit pas, on y fond. C'est plus doux. Ma femme se trouve bien de cette buée chaude et de cette ombre fraîche. Elle a toute une forêt pour abat-jour.

Nous serons à Bruxelles vers le 10 septembre, et, si l'équinoxe ne s'y oppose pas trop, je compte être fin septembre et même plus tôt à Guernesey. Il est grand temps que je me remette au travail. Tout le monde est bien ici ; moi, mes spasmes nocturnes m'ont un peu repris, mais je n'en parle pas à ma famille qui s'inquiéterait, et il n'y a pas de quoi. Une simple friction à propos dissipe le symptôme. Je t'envoie les tendresses de tous ceux dont tes lettres nous parlent, plus le joli petit sourire de citoyen Georges. Victor est à Spa. Je t'embrasse sur les deux joues, chère Julie.

Ton frère.

A Paul de Saint-Victor.

H.-H., 20 janvier 1867.

Que vous avez bien fait de réunir ces pages en un volume ! pages splendides, volume magnifique, poi-

• *Hommes et Dieux*, par Paul de Saint-Victor.

gnée d'étoiles ! Votre éclatant esprit dégage une illumination. Je vous remercie de cette clarté. On en a besoin ; il fait nuit.

Mais, vous le savez, je suis de ceux que la nuit n'inquiète pas. Je suis sûr du lendemain ; à vrai dire, je ne crois ni à la nuit, ni à la mort. Je ne crois qu'à l'aurore.

Je m'en vais souvent dans mes sentiers le long de la mer, pensif, songeant à la France, regardant hors de moi l'horizon et en moi l'idéal. J'emporte quelquefois un livre. J'ai mes bréviaires. Vous venez de m'en donner un.

Mon nom écrit par votre noble plume me fait l'illusion de la gloire. Vieux et seul, j'ouvre mes mains cordiales devant le foyer de votre pensée et je me chauffe à votre lumineux esprit.

Tuus ex imo.

A Madame Octave Giraud.

1867.

Madame,

Vous me demandez en termes qui me touchent profondément de venir en aide à la mémoire de votre mari ; je le dois et je le puis. Le témoignage que vous réclamez de moi, je tiens à le rendre. Pourtant, me dira-t-on, vous n'avez jamais parlé à M. Octave Giraud, et vous n'avez pas tenu en vos mains son manuscrit. C'est vrai, je n'ai jamais vu l'homme, mais je connais l'esprit ; je n'ai point lu le livre, mais je connais la pensée.

Cette pensée, d'ailleurs, dans une certaine mesure, vient de moi. M. Giraud, un jour, me fit l'honneur de me consulter. Il m'avait envoyé quelques-unes de ses œuvres ; je connaissais sa science, son intelligence, ses voyages, ses études aux Antilles, son généreux talent de poète, sa valeur comme écrivain, sa portée comme philosophe. Il me demanda : Que dois-je faire ? Je lui dis : *Faites l'histoire de l'Homme noir*.

L'Homme noir, quel sujet ! Jusqu'à ce jour, l'Homme blanc seul a parlé. L'Homme blanc, c'est le maître ; le moment est venu de donner la parole à l'esclave. L'Homme blanc, c'est le bourreau ; le moment est venu d'écouter le patient. Depuis l'origine des temps, sur ce globe encore si ténébreux, deux visages sont en présence et se regardent lugubrement, le visage blanc et le visage noir. L'un représente la civilisation, l'autre la barbarie, la barbarie sous ses deux formes, la barbarie

voulue, le sauvagisme, et la barbarie souffrante, l'esclavage. L'une de ces calamités vient de la nature, l'autre de la civilisation. Et c'est ici, disons-le et dénonçons-le, le crime de l'Homme blanc.

Depuis six mille ans, Caïn est en permanence. L'Homme noir subit de la part de son frère une effrayante voie de fait. Il subit ce long meurtre, la servitude. Il est tué dans son intelligence, dans sa volonté, dans son âme. La force humaine qui se meut dans une chaîne n'est qu'une apparence. Dans l'esclave vivant l'homme est mort. Ce qui reste, ce qui survit, c'est la bête, bête de somme tant qu'elle obéit, bête des bois quand elle se révolte.

Toute l'histoire de l'Homme blanc, la seule qui existe jusqu'à ce jour, est une masse énorme de faits, de gestes, de luttes, de progrès, de catastrophes, de révolutions, de mouvements dans tous les sens, dont l'Homme noir est la cariatide lugubre. L'esclavage est, dans l'histoire, le fait monstre.

Sous notre civilisation telle qu'elle est, avec ses difformités magnifiques, ses splendeurs, ses trophées, ses triomphes, ses fanfares, ses joies, il y a un cri. Ce cri sort de dessous nos fêtes. Nous l'entendons à travers les pores de marbre des temples et des palais. Ce cri, c'est l'esclavage. Quelle mission et quelle fonction, faire l'histoire de ce cri !

Le prolétariat en Europe, question tout autre et non moins vaste, touche par quelques-unes de ses ramifications à la servitude. Mais la question humaine, en Europe, se complique de la question sociale qui lui communique une prodigieuse originalité. C'est le tragique nouveau-né de la fatalité moderne. En Afrique, en Asie, en Amérique, l'aspect, non moins navrant, est plus simple. La couleur met son unité sur le déshérité et sur le vaincu. Le grand type funèbre, c'est le nègre. L'esclave a la même face que la nuit.

Vaincre cette nuit fatale, tel est le suprême effort de la civilisation. Nous touchons à cette victoire. L'Amérique est presque délivrée de l'esclavage. Je l'ai dit plus d'une fois, et je répète volontiers cette pensée d'espérance, le moment approche de l'humanité libre. Qu'importe deux couleurs sous le même soleil ! qu'importe deux nuances, s'il y a sur le visage pâle et sur le visage noir la même lumière d'aurore, la fraternité !

Sous tous ces masques, l'âme est blanche.

Résurrection de l'esclave dans la liberté ! délivrance ! réconciliation de Caïn et d'Abel !

Telle est l'histoire à écrire. L'Homme noir, c'est le titre ; l'esclavage, c'est le sujet.

M. Giraud était digne de cette grande œuvre. Pour remuer à fond et scruter dans tous les sens cette matière, il fallait avoir étudié sur place l'esclave et l'esclavage. M. Giraud avait un avantage considérable, il avait vu de ses yeux. L'esclave lui avait dit : *Vide pedes, vide manus*. L'esclavage est la plaie au flanc de l'humanité. M. Giraud avait mis sa main dans cette plaie.

Ce livre, il l'a entrepris, il l'a presque achevé. Un peu de retard de la mort, et il le terminait. Chose triste, ces interruptions.

Telle qu'elle est, son œuvre est considérable. Les fragments publiés dans les journaux, et que tout le monde connaît, ont placé très haut l'histoire et l'écrivain. Cette histoire poignante a l'intérêt pathétique du drame. Pas de lutte plus douloureuse, pas de débat plus tragique. Tout le litige entre l'Homme blanc et l'Homme noir est là. M. Giraud nous le donne avec les pièces à l'appui. C'est le dossier de l'esclavage tout dressé et presque complet. Jugeons le procès maintenant.

La sentence est rendue, disons-le, par la conscience universelle, et l'esclavage est condamné, et l'esclavage est mort !

A M. Albert Caise*.

Hauteville-House, 20 mars 1867.

... La question posée par l'anonyme dont vous me parlez s'explique de la façon la plus simple. Ces matières sont de bien peu d'importance, mais ce qui est certain, c'est que vous avez raison et que l'anonyme n'a pas tort.

La parenté de l'évêque de Ptolémaïs est une tradition dans ma famille. Je n'en ai jamais su que ce que mon père m'en a dit. M. Buzy, ancien notaire à Épinal, m'a envoyé spontanément quelques documents, qui sont dans mes papiers.

Personnellement, je n'attache aucune importance aux questions généalogiques. L'homme est ce qu'il est, il vaut ce qu'il a fait. Hors de là, tout ce qu'on lui ajoute et tout ce qu'on lui ôte est zéro. D'où mon absolu dédain pour les généalogies.

Les Hugo dont je descends sont, je crois, une branche cadette, et peut-être bâtarde, déchue par indigence et misère. Un Hugo était déchireur de bateaux sur la Moselle. M^{me} de Graffigny (Françoise Hugo, femme du chambellan de Lorraine) lui écrivait : mon cousin. Le « spirituel et savant anonyme » a raison, il y a dans ma famille un cordonnier et un évêque, des gueux et des monseigneurs. C'est un peu l'histoire de tout le monde. Cela existe très curieusement dans les îles de la Manche. (Consulter les *Travailleurs de la Mer*. — Tangrouille...)

* M. Albert Caise avait publié une généalogie de Victor Hugo, où il attribuait au poète les armes des Hugo de Lorraine. Un anonyme discuta cette attribution dans le *Figaro*, demandant où l'on pourrait placer, dans cette généalogie, Hugo, évêque de Ptolémaïs.

En d'autres termes, je ne suis pas Tangroville, je suis Tangrouille. J'en prends mon parti. Si j'avais le choix des aïeux, j'aimerais mieux avoir pour ancêtre un savetier laborieux qu'un roi fainéant.

A Georges Sand*.

H.-ll., 21 avril [1867].

Oui, je souffre, oui, j'espère. Le vôtre est revenu, le mien reviendra. Je le crois, je le sais. Votre lettre si tendre et si haute me donnerait la foi, si je ne l'avais pas. O grande âme, je me réfugie en vous. Les paroles qui tombent de votre sommet de gloire sont douces comme la lumière.

Merci.

Au Comité du monument de Miçkiewicz.

Guernesey, Hauteville-House, 17 mai 1867.

On me demande une parole pour ce tombeau illustre...

Parler de Miçkiewicz, c'est parler du beau, du juste et du vrai; c'est parler du droit dont il fut le soldat, du devoir dont il fut le héros, de la liberté dont il fut l'apôtre et de la délivrance dont il est le précurseur.

Miçkiewicz a été un évocateur de toutes les vieilles vertus qui ont en elles une puissance de rajeunissement; il a été un prêtre de l'idéal; son art est le grand art; le profond souffle des forêts sacrées est dans sa poésie. Et il a compris l'humanité en même temps que la nature; son hymne à l'infini se complique de la sainte palpitation révolutionnaire. Banni, proscrit, vaincu, il a superbement jeté aux quatre vents l'altière revendication de la patrie. La diane des peuples, c'est le génie qui la sonne; autrefois c'était le prophète, aujourd'hui c'est le poète; et Miçkiewicz est un des clairons de l'avenir.

Il y a de la vie dans un tel sépulcre.

L'immortalité est dans le poète, la résurrection est dans le citoyen.

Un jour les Peuples-unis d'Europe diront à la Pologne : Lève-toi! et c'est de ce tombeau que sortira sa grande âme.

Oui; ce sublime fantôme, la Pologne, est couché là avec ce poète. Salut à Miçkiewicz! Salut à ce noble endormi qui se réveillera! Il m'entend, je le sais, et il me comprend. Nous sommes, lui et moi, deux absents. Si je n'ai, dans mon isolement et dans mes ténèbres, aucune couronne à donner au nom de la gloire, j'ai le droit de fraterniser avec une ombre au nom du malheur. Je ne suis pas la voix de la France, mais je suis le cri de l'exil.

A Jules Claretie.

Hauteville-House, 5 juin [1867].

Mon jeune et cordial confrère,

Quand un homme fait ou essaie de faire, comme moi, une œuvre utile et honnête en présence et à l'encontre de l'immense mauvaise foi, maîtresse du monde, les haines sont acharnées autour de lui, et, point de mire de toutes les fureurs, il sait gré aux intrépides qui viennent dans cette mêlée combattre à ses côtés. Mais lorsque les cœurs intrépides sont en même temps de beaux et radieux esprits, il est plus que reconnaissant, il est attendri. C'est donc mon émotion que je vous envoie.

Vous m'apportez, dans cette lutte pour le progrès, l'aide de votre pensée inspirée et de votre noble et généreux style où tout ce qui est grand, pur et vrai se reflète. Je vous remercie de cette nouvelle page si éloquente sur les *Misérables*; je vous en remercie, non pour moi, non pour ce livre, mais pour les souffrants, dont vous êtes l'ami, mais pour l'idéal dont vous êtes le chevalier.

Vous avez un beau et charmant talent. L'aube d'un esprit est pour moi une chose exquisite, et j'aime à sourire à cette lumière-là.

* Après la mort du premier-né de Charles Hugo

A *Henry Houssaye*.

Hauteville-House, 25 juin 1867.

Monsieur,

Je viens de lire votre *Apelles*. Rien n'est plus doux que de s'oublier dans l'œuvre d'un autre. Votre livre est de ceux qui charment le solitaire. Vous êtes un savant de la jeune science, et il y a au fond de votre érudition cette divine perle, la poésie. Une mer à qui cette perle manque est sombre. Votre science, à vous, est riante, fraîche, lumineuse, ce qui ne l'empêche pas d'être profonde et forte.

Je vous remercie de la belle page de *l'Artiste* où vous avez enchâssé mon nom dans votre style exquis et robuste. Vous faites bien de m'aimer un peu; vous me rendez la cordialité que j'ai toujours eue pour le poète et l'écrivain dont vous continuez le beau nom; vous êtes le jeune ami d'un vieil ami de votre père.

A *Champfleury*.

Bruxelles, 5 août 1867.

Cher confrère, les errants et les absents ont du malheur. Être à Guernesey, venir à Bruxelles, passer deux fois la mer, tout cela est cause que j'ai lu en juillet votre *Belle Paule* publiée en mai.

J'entre tout de suite en matière. J'aime ce livre, je l'aime parce qu'il est vrai et profond, parce qu'il dédaigne les petits moyens, parce qu'il va droit au grand but de l'art, la création des types par l'observation et l'intuition, parce qu'il est d'un charmant style, parce qu'il est dédié à moi et écrit pour tous, extension qui double l'honneur de la dédicace. Oui, pour tous. Un jour viendra où, grâce à l'enseignement universalisé, grâce à la crue du grand jour dans les esprits, les œuvres d'art seront, avant toutes, les œuvres populaires. Le peuple, au fond, est un délicat. Il aime les poètes, il veut l'idéal, il préfère un astre à un lampion. Les écrivains tels que vous ont une haute fonction près de lui. Le vulgaire n'est point le populaire. Et ne pas être vulgaire, c'est une raison pour être populaire. Il y a dans le peuple un sens exquis et une volonté sévère. Cela aussi est le fond de l'artiste. Donc continuez. Succès invite. Talent oblige.

Votre roman est d'un bout à l'autre vie et vérité. C'est observé, c'est vu, c'est réel; en même temps la touche de l'art relève partout le détail nature; de là un livre!

A *Monsieur Chassagnac*,
grand commandeur du Rite écossais en Louisiane.

Bruxelles, 16 août 1867.

Vous avez raison, Monsieur; sans appartenir de nom à la maçonnerie, je suis avec elle de cœur. Ma franc-maçonnerie est plus haute encore que la vôtre, c'est l'humanité.

Vous voulez, vous, noble esprit, noble cœur, admettre les noirs, et vous avez raison; moi, je veux la transformation pacifique du prince en homme, et du roi en citoyen. Il faudrait du temps. Soit; Dieu en a.

D'ici là, ne pouvant coudoyer les princes que vous admettez, je n'ai pas dû entrer parmi vous. Mais j'aime votre grand but et votre fraternité magnifique, symbole de la grande fraternité future.

Je vous remercie de m'avoir communiqué le grave et beau progrès que vous venez d'accomplir; l'admission des noirs dans vos rangs commence l'égalité, que l'exclusion des princes consommera.

Au Comité révolutionnaire de *Puerto-Rico*.

Hauteville-House, 24 novembre 1867.

La République de *Puerto-Rico* a vaillamment défendu sa liberté. Le Comité révolutionnaire m'en fait part, et je l'en remercie. L'Espagne hors de l'Amérique! c'est là le grand but; c'est le grand devoir pour les Américains.

Cuba libre comme *Saint-Domingue*. J'applaudis à tous ces grands efforts.

La liberté du monde se compose de la liberté de chaque peuple.

A Alfred Sirven*.

Hauteville-House, 8 décembre 1867.

... De toutes les prisons, celle que je connais le mieux, c'est l'exil. Voilà seize ans bientôt que je tourne dans cette cage.

Je ne connais Sainte-Pélagie que par le dehors. Enfant, j'allais jouer au Jardin des plantes, je montais sur le labyrinthe, et j'apercevais un grand toit plat avec une guérite et un soldat flânant, l'arme au bras. Ma mère me disait : C'est une prison !

La prison peut être fort grande. Une chose plate sur laquelle marche le soldat, c'est aujourd'hui l'Europe.

Plus tard, j'ai connu le dedans de Sainte-Pélagie par deux de mes vieux amis, Béranger et Lamennais. Béranger, peu de temps avant sa mort, m'écrivait : — J'ai commencé par la prison et vous finissez par l'exil. Et je lui répondais : Tout est bien ! espérons ! l'avenir est une aube.

A Théodore de Banville.

Hauteville-House, 20 décembre [1867].

Un poète exquis, c'est vous ; un ami charmant, c'est vous. N'ayez pas peur, les petites variations de l'aiguille *mode* ne signifient rien ; elles ne régissent que le théâtre Scribe et la littérature Feuillet. Là où vous êtes, est le goût ; là où vous êtes, est l'art.

Vos exquises, vos belles odes du *Charivari* font appel à la *Voix de Guernesey*. La voici. Vous trouverez la chose sous un pli. Mon écho vous répond :

Écho n'est plus un son qui dans l'art retentisse,
C'est une voix qui dit : Droit, Liberté, Justice.

J'ai rectifié pour vous, sur l'exemplaire que je vous envoie, une rime fautive, *ennemis, amis*, qui est dans Voltaire, ce qui achève de la condamner. Cette rime vient d'une erreur du copiste qui a mis un vers raturé à la place du vrai vers. Donnez-moi l'absolution.

Où diable avez-vous vu que je ne mettais jamais le nom de mes amis dans mes vers ? Vous pourrez bien

* Réponse à une demande de renseignements sur la prison de Sainte-Pélagie.

quelque jour apprendre le contraire à vos dépens. Libre à vous de prendre cette menace pour une promesse.

Est-ce que vous ne viendrez pas voir mon océan ? Il est en ce moment terrible, mais sublime. Si vous n'avez pas peur de sa grosse colère, venez donc passer un mois ou deux avec moi. Je vous logerai mal, mais je vous aimerai bien.

A Alfred Asseline.

Hauteville-House, 22 décembre 1867.

Mon cher Alfred, je reçois ta lettre charmante, je fouille énergiquement le pantalon. Rien, rien, rien ! (Desmousseaux de Givré). La poche est vide comme la caboche d'un académicien. Je suis comme Marguerite de Savoie, veuve avant la noce. Je pleure mes étreintes.

Il est probable qu'en emballant le pantalon, on aura fait tomber le petit écrin qui était dans le gousset. Fais faire, je te prie, de fortes recherches.

Mais l'écrin lui-même ne me suffit pas, il nous faut ta femme et toi. Est-ce que vous n'allez pas vous arranger pour venir un peu à Guernesey ? Je n'ai malheureusement pas d'appartement convenable pour Mme Asseline, mais table le matin et table le soir, *castaneæ molles*, voilà ce que je vous offre.

Mets-moi aux pieds de ta femme par-dessus le marché, et sois jaloux.

Midi. — Dernières nouvelles. — Comme j'allais fermer cette lettre, arrive la poste, on m'apporte une petite boîte avec *stamp* ; c'est l'écrin ! Je l'ouvre et j'admire. Rien de plus charmant. C'est un vrai bijou. C'est historique et chimérique. Merci, mon poète, de cette jolie chose.

Dernière des dernières. — Nombreuse compagnie chez moi à cause du Christmas des petits pauvres. Une foule de femmes charmantes. Ton ravissant écrin a circulé de main en main. Admiration universelle. Chose extraordinaire, on ne l'a pas volé.

A François Coppée.

Hauteville-House, 5 janvier [1868].

Au moment où je vous envoyais ma poésie irritée, vous n'adressiez votre poésie charmante. *La voix de Guernesey* rencontrait en chemin votre douce idylle du soldat et de la servante. Mon éclair se croisait avec votre rayon.

Puissance du poète ! voilà le pioupiou et la bonne d'enfants transfigurés. On n'en rira plus. Quelle élégie vous avez tirée de ces silhouettes jusqu'ici grotesques ! *Melancholia*. Il faut toujours en revenir à la grande chauve-souris idéale d'Albert Dürer. La tristesse est notre rideau de fond. La vie se joue devant ; Dieu est derrière. Espérons.

Voudrez-vous transmettre ce pli à M. Paul Verlaine, votre ami et le mien ?

A Jules Lermina*.

Hauteville-House, 9 janvier 1868.

Mon jeune et brillant confrère, vous complétez votre œuvre démocratique. A la propagande littéraire vous allez joindre la propagande politique. Vous avez le talent, vous avez la volonté, vous avez le courage, et de plus l'épreuve vaillamment traversée. Je vous applaudis.

Le secret du succès, vous l'avez : Franchise. Vous réussirez.

Tenez vos promesses ; tenez-les toutes, et soyez tranquille. Vous vaincrez. Soyez le journal acceptant pleinement la révolution, l'acceptant dans 1789, formule de ses principes, et dans 1830, formule de ses idées ; combattant la réaction littéraire comme la réaction politique ; signalant dans la critique doctrinaire comme dans la politique absolutiste le même effort rétrograde ; dirigeant le socialisme vers les hauteurs, et plutôt du côté du droit que du côté des appétits ; réclamant en tout la libre pensée, la libre parole, la libre association, la libre affinité, la libre publicité, le libre mouvement, la libre conscience ; exigeant l'enseignement pour tous, parce qu'il importe de remplir de lumière l'homme qui est le travail, la femme qui est la famille et l'enfant qui est l'avenir. Admirez le

* Jules Lermina allait fonder le *Globe* avec Ranc, Siebecker, etc.

seizième siècle, étudiez le dix-septième, aimez le dix-huitième, et soyez le dix-neuvième siècle.

Vous avez les deux leviers ; la force individuelle et la force collective. Personnellement vous êtes un homme, chose puissante, et, par vos amis, vous êtes un groupe, chose invincible. Toutes sortes de talents consciencieux, charmants et vigoureux concourent à votre œuvre.

Courage donc. Déployez toutes vos ailes, couvrez-vous de l'armure des principes, lutez contre la matière qui s'appelle césarisme avec cette toute-puissance impalpable, la pensée. L'absolutisme vous fait face, confrontez-lui la liberté. Il a les soldats, vous avez les idées ; il a son chassepot, vous avez votre âme. Opposez au militarisme le progrès, aux fabrications d'armes l'ascension vers la paix, au papisme la lumière, aux préjugés la volonté de délivrance, au droit divin le droit humain, aux sultans, aux czars, etc., le soleil qui se lèvera demain ; aux échafauds, la sainteté inviolable de la vie, aux parasitismes la justice, aux fureurs le sourire, et, devant le Fusil-Merveillé, soyez l'Esprit-Légion. Armée contre armée.

A Théophile Gautier.

H.-H., 29 avril 1868.

Cher Théophile, je viens de lire vos pages magnifiques sur la *Légende des Siècles*. J'en suis plus qu'ému, j'en suis attendri. Les douces voix arrivent donc encore dans ma solitude. Notre jeune affection est devenue une vieille amitié. Les gouffres qui sont entre nous n'empêchent pas votre regard de chercher le mien et ma main de serrer la vôtre. Vous me donnez une de vos couronnes, vous qui avez droit à toutes. Comme poète, vous êtes une voix de l'idéal ; comme critique, vous êtes une voix de la gloire.

— Pourquoi donc un laurier a-t-il poussé ici ? — C'est que Pétrarque y a parlé.

Ce qu'on disait de Pétrarque, on le dira de vous :

Où votre critique sème sa parole, le laurier pousse.

A François Coppée.

Chaufontaine, 13 août [1868].

Mon jeune et charmant confrère, j'arrive de la Zélande, et c'est à Chaufontaine que votre lettre me par-

vient. Oui, oui, je veux vous voir, vous et vos deux excellents compagnons de vacances. Serrer la main de trois poètes, communier avec trois esprits, c'est là pour moi, vieux solitaire, une précieuse occasion, et je ne veux point la perdre. Seulement, je ne serai à Bruxelles que le 15.

Nous causerons de vous, de votre beau livre le *Reli-*

quaire, de l'art, de l'idéal, de tout ce que nous croyons, de tout ce que nous voulons, de tout ce que nous aimons. Nous mêlerons nos esprits, et votre jeunesse m'apportera la joie, et ma vieillesse vous invitera à la sérénité.

Vous viendrez, le 15, dîner tous les trois avec moi à Bruxelles, n'est-ce pas ?

MORT DE MADAME VICTOR HUGO

A Madame Chenay.

Bruxelles, 27 août, 7 heures du matin [1868].

Ma pauvre Julie, ta sœur est morte. Cette chère bien-aimée nous a quittés.

Le 24, elle était admirablement bien, elle faisait avec nous gaiement le tour de Bruxelles en calèche. Avant-hier, 25, elle a eu une attaque; hier, 26, le docteur Allix, averti par le télégraphe, est arrivé. Consultation des médecins; le soir un peu d'espoir; ce matin, à six heures et demie, elle est morte. Je t'écris navré. Dieu recevra cette âme douce et grande dans la lumière. Elle a maintenant des ailes. Nous, nous pleurons.

Je suis accablé.

Je t'embrasse bien tendrement, chère petite sœur. Nous t'embrassons tous. Hélas ! tu vas pleurer aussi !

A Auguste Vacquerie.

Bruxelles, 1^{er} septembre 1868.

Vous êtes admirable comme toujours, et vous avez tout bien fait. Remerciez votre famille qui, par tant de points charmants et douloureux, est la mienne. J'ai eu cinq nuits d'insomnie, j'ai les yeux brûlés. Les exquises paroles de Meurice* me les ont soulagés en me faisant pleurer. Tout ce que vous dites sera fait. Vous allez bientôt avoir de la gloire, cela me consolera. Je vous aime bien.

Allez pour moi, sitôt cette lettre reçue, baiser à genoux les trois tombeaux.

* Sœur de Mme Victor Hugo.
** Au cimetière de Villequier.

A Paul Meurice.

Bruxelles, 1^{er} septembre.

Meurice, mon doux et noble ami, je lis vos adorables adieux à cette chère morte, et voici mes larmes qui recommencent. Cela ne coulait plus, et m'étouffait.

Vous me faites pleurer. Merci.

A Victor Pavie.

3 septembre [1868].

J'ai le cœur navré; je sens que vous m'aimez toujours un peu; j'entends votre voix comme la voix de mon passé et de ma jeunesse, doux et sombre appel.

Je suis vieux, j'irai bientôt où est cette grande âme qui vient de partir.

A Théodore de Banville.

3 septembre [1868].

Mon doux et cher poète, vous savez dire les grandes et bonnes paroles. Je souffre, et votre serrement de main me fait sentir qu'on m'aime, et que je vis.

A Monsieur E. Mangin,
rédacteur en chef du Phare de la Loire.

Hauteville-House, 18 novembre 1868.

Cher confrère,

Y tenez-vous ? Voici la vérité sur mes 78.000 francs de rente. Je dis volontiers mes affaires à vous qui êtes un ami.

Après toutes les pertes qu'entraîne l'exil, voici quelle était ma situation, fin août dernier, lors de la reddition de comptes dont parle votre correspondant :

J'ai :

1° En Belgique, 300 actions de la Banque nationale, revenu variable, au maximum.....	35.000 fr.
2° En Angleterre, je n'ai pas encore, mais j'aurai en avril prochain (emploi de la vente de mes derniers manuscrits), consolidés anglais, 425.000 francs. Revenu...	12.500 »
3° En France. Institut.....	1.000 »
4° Hauteville-House; le logement, pas de revenu; je paie loyer à Bruxelles.....	»
	<hr/> 48.500 fr.

Par suite des arrangements de famille qui ont dû être pris, sur ces 48,500 francs, je paie annuellement..... 29.500 fr.

De plus je donne par an, pour divers devoirs de fraternité, notamment pour une petite institution d'assistance à l'enfance dont j'ai pris l'initiative, environ (minimum)..... 7.000 »

36.500 fr.

qui, défalqués des 48.500, me laissent un revenu personnel de 12,000 francs; ayant des enfants, je ne me considère que comme usufruitier.

Tout ceci est confidentiel et ne réclame aucune publicité, car rien dans ce petit inventaire ne peut intéresser le public. Mais je tiens à vous renseigner, vous cœur noble et sympathique; dans l'occasion, vous vous souviendrez de cette lettre et, quand vous me verrez calomnié, vous saurez la vérité. Cela me suffit. Publiquement, sur de telles matières, le silence me sied.

Un dernier mot. Votre correspondant a raison s'il a voulu dire que j'avais 78,000 francs de rentes (et même

davantage) par le produit de mon répertoire au théâtre; sans doute, seulement on ne joue pas mon théâtre. Tout ceci entre nous.

A Monsieur François Morand,
juge à Boulogne-sur-Mer.

Hauteville-House, 22 novembre 1868.

Je vous réponds, monsieur le juge; car vous êtes un juge spirituel, docte et charmant (je ne parle ici que de littérature). Eh bien! non, je ne connais point l'Arlequin de Le Sage, et j'ai été ravi, grâce à vous, de le connaître. Les similitudes que vous signalez sont très réelles. Il en sort pour moi cette satisfaction intime, parce que ma conscience me la confirme, de m'être fortuitement rencontré avec le grand esprit qui a créé *Gil Blas*.

Voulez-vous que je vous raconte une autre rencontre dont j'ai été plus glorieux encore? C'était en 1823; Lamennais, qui avait été mon confesseur (lequel de nous deux a *perverti* l'autre?), entre chez moi un matin. J'écrivais des vers que je venais de faire. Lamennais regarde par-dessus mon épaule, et lit ceci :

Ephémère histrion qui sait son rôle à peine,
Chaque homme ivre d'audace ou palpitant d'effroi,
Sous le sayon du pâtre ou la robe du roi,
Vient passer, à son tour, son heure sur la scène.

— Tiens! me dit-il, vous savez l'anglais ?

Je lui réponds : — Non. (A l'heure qu'il est, je ne sais pas encore l'anglais.) Et j'ajoute : — Pourquoi? — C'est que, réplique Lamennais, vous venez de faire un vers de Shakespeare. — Bah! — Avez-vous lu Shakespeare? — Non, je ne veux pas lire Le Tourneur. — Eh bien! dit Lamennais (mon ex-confesseur, qui me savait sincère), le vers est de vous deux. Vous avez rencontré Shakespeare.

Et il me cite un vers de Macbeth; même comparaison que la mienne, et, littéralement : *Chaque homme vient passer, à son tour, son heure sur les planches*.

Maintenant jugez, monsieur le juge.

Un mot sur quelque chose de plus grave qui est dans votre écrit.

Je suis aussi étranger que *vous-même* à l'article de M. Granier de Cassagnac (1833) sur Alexandre Dumas. Lisez la déclaration de M. Bertin l'ainé, dans le *Journal des Débats*. Lisez la déclaration de M. Granier de Cassagnac, qu'il confirmerait encore aujourd'hui, j'en

suis certain, bien qu'il y ait entre lui et moi, l'abîme.

Voulez-vous de ceci ma parole d'honneur ? Je vous la donne. Si vous me connaissiez bien, vous n'en auriez pas besoin.

Et je vous serre la main, et je vous remercie de m'avoir fait connaître *Sérendib* et *l'Arlequin de Le Sage*. Politiquement, je vous récuserais ; mais littérairement je vous accepte, mon très aimable juge, mon gracieux confrère.

A d'Alton-Shée.

Hautville-House. 8 décembre 1868.

Vos Mémoires, mon cher d'Alton, sont pour moi comme des messages que me fait votre noble esprit. Merci encore, et bravo encore à ces vivantes et robustes pages !

Sur les fortifications de Paris, voici mon sentiment : *Je ne les aurais pas bâties, mais je ne les détruirais pas.* Elles ne doivent désormais tomber que le lendemain du jour où l'Europe se sera proclamée république dans son parlement siégeant au champ de la Fédération de Paris. Alors crouleront toutes les clôtures et s'ouvriront tous les cœurs. Vous serez, mon cher d'Alton, de ce Parlement-là ; moi aussi peut-être — à moins que je ne sois mort.

J'ai pour vous une sympathie ancienne et profonde. Vous êtes citoyen avec une fierté de gentilhomme et une dignité de seigneur. Votre âme est haute parce qu'elle est libre. Vous êtes fraternel à tous, et, au besoin, l'âge étant venu, paternel. Mon exil vous aime. Nous sommes, vous et moi, les deux seuls pairs républicains. Je sens en vous quelque chose comme un frère. Je ne suis votre aîné que par l'âge ; car, avant moi, vous aviez compris et voulu la République. Ma logique attardée n'y est venue qu'après la vôtre. Armand Carrel a été pour beaucoup dans ce retard. Si cela valait la peine d'un reproche, c'est à lui qu'en viendrait la responsabilité.

Je réponds à votre question. J'ai appris ma nomination de pair le 16 avril 1845. Vingt ans auparavant, jour pour jour, j'avais appris, presque de la même façon, que j'avais la croix. Je ne note ce détail que parce que Lamartine et moi fûmes nommés de la Légion d'Honneur le même jour (16 avril 1825) et seuls ensemble.

A l'éditeur Lacroix*.

Décembre 1868.

Mon cher éditeur,

Le roman historique est un très bon genre, puisque Walter Scott en a fait ; et le drame historique peut être une très belle œuvre, puisque Dumas s'y est illustré ; mais je n'ai jamais fait de drame historique ni de roman historique. Quand je peins l'histoire, jamais je ne fais faire aux personnages historiques que ce qu'ils ont fait, ou pu faire, leur caractère étant donné, et je les mêle le moins possible à l'invention proprement dite. Ma manière est de peindre des choses vraies par des personnages d'invention.

Tous mes drames, et tous mes romans qui sont des drames, résultent de cette façon de voir, bonne ou mauvaise, mais propre à mon esprit.

*Par ordre du Roi*** sera donc l'Angleterre vraie, peinte par des personnages inventés. Les figures historiques, Anne, par exemple, n'y seront vues que de profil. L'intérêt ne sera, comme dans *Ruy Blas*, les *Misérables*, etc., que sur des personnages résultant du milieu historique ou aristocratique d'alors, mais créés par l'auteur.

A Jules Claretie***.

31 décembre 1868.

... C'est *el Puente de los Contrabandistas*. J'ai vu cela dans les Pyrénées, étant enfant. Le pont des Contrebandiers était terrible. Il servait aux contrebandiers comme pont, et à la justice comme gibet. On les pendait aux poutres. Cela n'empêchait pas de continuer d'y passer. Ce pont s'appelait aussi :

ON MARCHÉ DESSUS
ON DANSE DESSOUS

* Il avait annoncé la publication d'une œuvre nouvelle de Victor Hugo, sous l'appellation de *Roman historique*.

** Le roman a pris pour titre définitif : *L'Homme qui rit*.

*** En lui envoyant un dessin.

J'ai cité, dans le *Dernier jour d'un condamné*, la chanson triste :

Je lui ferai donner la danse
Où il n'y a pas de plancher.

Cette lugubre danse, je vous l'envoie. Pardonnez-le-moi. C'est hideux, mais utile. Il faut mettre aux bourreaux le nez dans leur ouvrage. Donc, montrons l'horreur du passé.

Le présent n'est pas beaucoup plus beau. Mais quel Demain vous allez voir, vous qui êtes jeunes! Moi, je serai mort.

A Madame Rattazzi.

1^{er} janvier 1869.

Que vous dire? je suis ébloui, enivré, accablé. Votre douce amitié m'entr'ouvre le paradis, et je ne puis y entrer; je suis lié et condamné par mon propre vers :

Revenir sur ses pas à la porte du ciel!

J'ai écrit cela et je le subis. Cet hiver, on m'a cru bien malade; les médecins m'ont dit : Il faut traverser vite la France et aller à Nice. J'ai répondu : J'ai fait un serment, je ne puis mettre le pied en France; plutôt mourir! — Mais il est bien plus facile de mourir que de vous résister. Quand je songe qu'elle est là, devant moi, celle qui est tout, celle qui est là beauté, la grâce, le courage, l'esprit souverain et charmant, le savoir élatant, la poésie intense, et qu'elle me dit : Venez! et qu'elle me le dit en termes émus et adorables! Oh! ne pas obéir, ne pas venir, ne pas accourir, ne pas fouler aux pieds la frontière, fût-elle de feu, et le serment, fût-il d'airain, savez-vous que c'est là, madame, un effort surhumain, et que j'en suis comme anéanti? Quoi! cette fleur c'est vous qui me l'envoyez! qu'oi! ces vers c'est vous qui les avez écrits! ces vers sont de vous, ils sont pour moi, il est sur votre bouche ce sourire d'ange où je crois voir éclore une étoile. Ce sourire divin m'accueillera. Et je reste! Hélas! comprenez l'immensité de ce regret. Quelle sombre chose parfois que le devoir! Je l'ai écrit :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

La France m'est fermée, et la France, quand vous

n'y êtes pas, c'est la patrie; quand vous y êtes, c'est le paradis.

Vous m'écrivez encore cette ligne qui sort de votre cœur comme une lumière : « Je ne me sentirai tout à fait à Paris, et heureuse d'y être, que lorsque vous y serez, vous aussi. Et que de bonnes et chères causeries! Et que le temps s'écoulera doucement et poétiquement! » Je lis, je relis ces lignes adorables, ces projets plus adorables encore, et ma main tremble. Votre jeunesse songe-t-elle à mes années? Suis-je Eschyle, pour être le meilleur ami, comme vous dites, malgré ma barbe grise, de la reine Rhodope, de cette éblouissante Rhodope qui était à la fois le génie et la souveraine d'Agrigente, et qui était du sang de Jupiter comme vous êtes du sang de Napoléon? Elle préféra Eschyle vieilli qui, comme elle, était génie, au jeune Hiéron, qui était roi comme elle. Mais moi, suis-je Eschyle, et ne vaut-il pas mieux que vous ne me revoyiez pas?

Cette lettre que j'écris là me désole, mais je sens qu'elle ne vous courroucera pas, qu'elle vous plaira même. Je connais trop votre grande âme pour douter un instant de votre adhésion à mon douloureux sacrifice. Un sacrifice poignant! mais vous êtes faite pour comprendre comme pour inspirer tous les héroïsmes, et, je le déclare, je suis héros aujourd'hui, aujourd'hui seulement. Vous résister, grand Dieu! tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour n'est rien auprès de ce que je fais à cette heure; mais, puisque vous êtes mon amie, puisque votre tendre amitié tient une place dans votre vie, je dois rester digne de cette amitié céleste.

Me cacher, me glisser en France, fût-ce pour vous voir, pour vous obéir, ramper inquiet sous l'œil de la police, me rapetisser devant votre cousin et votre persécuteur, même pour me replonger dans votre rayonnement, pour entrer dans votre ciel, je ne le dois pas. Vous êtes ma meilleure amie, ma vaillante amie, vous avez de l'affection pour moi, donc vous m'approuvez.

Je garde votre lettre gravée et ineffaçable dans mon cœur. J'étais absent quand elle est arrivée et je viens de la trouver à mon retour, et je vous écris, ému, bouleversé, car il me semble que c'est votre âme angélique que je viens de respirer dans le baiser donné à cette fleur.

A M. Coellopoulo.

12 janvier [1869].

Votre lettre éloquente m'a vivement touché. Oui, vous avez raison de compter sur moi comme écrivain

et comme citoyen. Le peu que je suis et le peu que je puis appartient à votre noble cause.

La cause de la Crète est celle de la Grèce, et la cause de la Grèce est celle de l'Europe. Ces enchaînements-là échappent aux rois et sont pourtant la grande logique. La diplomatie n'est autre chose que la ruse des princes contre la logique de Dieu. Mais, dans un temps donné, Dieu a raison: Dieu et droit sont synonymes.

Je ne suis qu'une voix, opiniâtre, mais perdue dans le tumulte triomphal des iniquités régnantes. Qu'importe! écouté ou non, je ne me lasserai pas. Vous me dites que la Crète me demande ce que l'Espagne m'a demandé. Hélas! je ne puis que pousser un cri. Pour la Crète, je l'ai fait déjà, je le ferai encore.

J'appartiens à la Grèce autant qu'à la France. Je donnerais pour la Grèce mes strophes comme Tyrtée et mon sang comme Byron. Votre pays sacré a mon profond amour. Je pense à Athènes comme on pense au soleil.

A François Coppée.

Hauteville-House, 30 janvier 1869.

Vous m'envoyez votre œuvre, mais déjà la renommée m'avait apporté votre succès. C'était plus qu'un bruit de fête, c'était un bruit de gloire. Paris vous a salué poète. Cher et charmant confrère, j'ai lu votre *Passant*. Je suis ravi. C'est le vers excellent, c'est la pensée douce et forte, l'ensemble est exquis.

Vous avez mis harmonieusement la lune dans le paysage et, dans le poème, la mélancolie. Reflets profonds qui font songer le penseur.

Faire une telle œuvre, c'est parfait; en avoir une telle réussite, c'est complet. Notre généreuse jeunesse vous a compris. Vous êtes un prêtre du vrai et grand art; la jeunesse vous applaudit, et moi je crie à vous merci! et à elle, bravo!

A Madame Cessiat de Lamartine.

Hauteville-House, 10 mars 1869.

Madame,

Depuis 1821, j'étais étroitement uni de cœur avec

* A la mort de Lamartine.

Lamartine. Cette amitié de cinquante ans subit aujourd'hui l'éclipse momentanée de la mort. Je n'ai pas voulu, dans les premiers moments, importuner votre douleur des sympathies de la mienne; mais à cette heure, vous me permettez, n'est-ce pas, madame? de vous dire, à vous qui lui teniez par le sang, à vous qui l'aimiez et qu'il aimait, mon deuil profond. Toutes les formes de la gloire, depuis la popularité jusqu'à l'immortalité, Lamartine les a, radieux poète, orateur puissant et durable. Il nous semble mort, il ne l'est pas. Lamartine n'a pas cessé de rayonner. Il a désormais un double resplendissement: dans notre littérature où il est esprit et dans la grande vie inconnue où il est étoile.

A Victorien Sardou.

Hauteville-House, 31 mars [1869].

Monsieur et cher confrère,

Vous avez écrit à mon fils Charles une lettre qui me touche et m'émeut. Dans l'éblouissement de votre éclatant succès, vous vous souvenez d'un solitaire, deux fois proscrit, hier exilé de France, aujourd'hui exilé du théâtre. Je vous remercie du fond du cœur.

Votre œuvre triomphante, *Patrie*, réveille les hauts sentiments et les fières pensées, et vous avez, certes, le droit de dire aux spectateurs dont vous venez de refaire l'âme républicaine: *Plaudite cives!*

A Monsieur L. Hugonnet.

Bruxelles, 24 août 1869.

J'ai bien tardé, Monsieur, à vous répondre. Ce n'est pas ma faute. Ma vie est un tourbillon, chose étrange dans la solitude. Aucun loisir. Pas un instant à moi. J'ai tenu pourtant à lire votre écrit; il est excellent. Oui, vous avez raison, la France est pour l'Afrique ce que l'Angleterre est pour l'Asie, une mauvaise tutrice. Initier la barbarie à la civilisation, c'est le devoir et le droit des peuples aînés. Ce droit et ce devoir, le gouvernement français ne le comprend pas mieux que le gouvernement anglais. De là vos plaintes, auxquelles je m'associe.

Quand la république reviendra, la justice reviendra. La vraie lumière française luira en Afrique. Espérons. Attendons. Luttons.

Vous êtes un jeune et noble esprit. Votre génération, un peu attardée, finira par faire de grandes choses, dont vous serez. Je vous en félicite d'avance. Moi, je serai mort. Je vous légèrerai à tous mon âme.

A Swinburne.

H.-H., 14 juillet [1869].
La grande date.

Cher et cordial poète, j'ai été profondément ému de votre lettre et de votre article.

Vous avez raison : vous, Byron, Shelley, trois aristocrates, trois républicains. Et moi-même, c'est de l'aristocratie que j'ai monté à la démocratie, c'est de la pairie que je suis arrivé à la république, comme on va d'un fleuve à l'océan. Ce sont là de beaux phénomènes. Rien de significatif comme ces victoires de la vérité.

Merci, *ex imo corde*, de votre magnifique travail sur mon livre*. Quelle haute philosophie, et quelle intuition profonde vous avez ! Dans le grand critique, on sent le grand poète.

A Madame Chenay.

Londres, dimanche 23 [1869].

Ma bonne petite sœur, tes lettres sont gentilles comme toi. Je suis une vieille brute de paresseux, ce qui fait que je ne t'ai pas correctement répondu. Je fais mieux aujourd'hui, j'arrive. Pourtant, un gros vent sud-ouest souffle, et nous ne pouvons aborder Guernesey que le 26 (mercredi).

Tu peux préparer pour ce jour-là les divers arcs de triomphe dont tu disposes, les harangues, les clefs de Hauteville sur un plat d'or massif, les agenouillements de la chatte et de son petit, et les vers latins que je te prie de faire en mon honneur.

J'espère que le vent se calmera. La traversée d'Os-

* *L'Homme qui rit*.

tende, excellente pendant quatre heures, a été affreuse à la fin. Je t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

A François Coppée.

H.-H., 10 janvier 1870.

Mon jeune et cher confrère, j'ai reçu, de votre part, je crois, votre beau poème des *Forgerons*. Comme philosophe et comme démocrate, je n'en puis accepter le point de vue ; mais, comme poète, j'applaudis, avec tout le public charmé, à tant de vers fermes, vigoureux et pathétiques.

Continuez vos grands succès ; vous finirez, je l'espère, par vous tourner tout à fait, comme moi-même, du côté du peuple. Le vrai est là.

Quant au beau, vous savez où le trouver.

A Henri Rochefort.

Hauteville-House, 10 février 1870.

Je vous ai écrit plusieurs fois ; je doute que mes lettres vous soient parvenues. Je fais celle-ci petite pour qu'elle arrive. Étant à l'image de l'empire, elle passera, j'espère.

Vous voilà en prison, j'en félicite la Révolution. Votre popularité est immense comme votre talent et votre courage. Tout ce que je vous avais prédit se réalise. Vous êtes désormais une force de l'avenir.

Je suis, comme toujours, profondément votre ami, et je vous serre la main, cher proscrit, cher vainqueur.

A Edgar Quinet.

26 février 1870.

La vieillesse est l'âge du total pour les pensées comme pour les années, pour l'esprit comme pour la vie. Seulement, le total des années accable, le total des pensées soutient. De là ce résultat que, tandis que

le corps déchoit, l'esprit grandit. Il y a en lui comme une aurore.

Ce mystérieux rajeunissement, dont, comme vous, j'ai conscience, ce doublement des forces intellectuelles et morales quand la force matérielle s'éteint, cette croissance dans le déclin, quelle magnifique preuve de l'âme! De la matière cérébrale affaiblie se dégage une pensée plus forte. Des deux êtres, l'un organique, l'autre essentiel, qui composaient l'homme, l'un s'écroule, l'autre se délivre. L'esprit voit la tombe et sent le printemps. Il crée jusqu'à la dernière minute; sublime annonce de la grande vie inconnue où il va entrer. Son envergure augmente. Il y a là comme une ouverture d'ailes.

A Verlaine.

Hauteville-House, 16 avril 1870.

Nul n'est poète, s'il ne l'est sous les deux espèces, qui sont la Force et la Grâce. Je me suis toujours figuré que c'était le sens de l'antique Double-Mont. Vous êtes digne, mon jeune confrère, de voler d'une cime à l'autre. Après les *Fêtes galantes*, livre charmant, vous nous donnerez les *Vaincus*, livre robuste.

On peut tout attendre de votre noble esprit. L'émotion, les larmes, la sympathie, c'est là qu'arrivera, après tant de pages excellemment poétiques, votre jeune et fier talent. Être inspiré, c'est beau; être ému, c'est grand.

Vous savez qu'à Bruxelles je vous disais cette bonne aventure et je vous annonçais cet avenir. Vous êtes un des premiers, un des plus charmants, un des plus puissants, dans cette nouvelle légion sacrée de poètes, que je salue et que j'aime, moi le vieux pensif des solitudes.

Que de choses délicates et ingénieuses dans ce joli petit livre, les *Fêtes galantes!* Les *Coquillages!* quel bijou que le dernier vers! Je vous envoie tous mes vœux de succès et mon plus cordial *shake hand*.

VICTOR HUGO.

A d'Alton-Shée.

Hauteville-House, 2 août 1870.

Mon cher d'Alton,

Je suis absolument d'accord avec vous. Il faudra saisir le joint. A un moment donné, la civilisation,

ayant pour verbe la révolution, doit mettre le holà. Je désire le Rhin pour la France, parce qu'il faut faire, matériellement comme intellectuellement, le groupe français le plus fort possible, afin qu'il résiste, dans le parlement des États-Unis d'Europe, au groupe allemand, et qu'il impose la langue française à la fédération européenne.

Les États-Unis d'Europe parlant allemand, ce serait un retard de trois cents ans. Un retard, c'est-à-dire un recul. Quand je vous verrai, je vous développerai cela. Mais rien par Bonaparte! rien!

A Paul Meurice *.

Bruxelles, 19 août 1870.

Cher Meurice, je vous envoie ce télégramme : — « Je rentre comme garde national de Paris. J'arriverai le 21 août. » — Mais on m'affirme que vous ne le recevrez pas, c'est pourquoi je vous écris en même temps. Votre lettre, arrivée à Guernesey après mon départ, m'est parvenue ici aujourd'hui à deux heures. Nous sommes immédiatement allés, Charles et moi, à la chancellerie. J'ai déclaré que je ne reconnaissais pas l'empire français, que je subissais, comme contraint et forcé, la formalité abusive du passeport, et j'ai dit mon nom. Là-dessus, on a appelé le ministre, qui était absent. Son suppléant immédiat, rosette à la boutonnière, est venu à sa place, très poli, m'a demandé la permission de *saluer avant tout le grand poète du siècle*. J'ai répondu courtoisement à l'homme du monde, et j'ai renouvelé fermement ma protestation au fonctionnaire, en le sommant de me délivrer un passeport.

Il hésitait. J'ai dit : Je ne veux rien être en France qu'un garde national de plus. Il a salué. Charles a dit : Et moi aussi. Il nous a promis des passeports, mais m'a demandé la permission de ne nous les envoyer que ce soir. Nous en sommes là.

Vous m'approuvez, n'est-ce pas? Je veux rentrer en France, rentrer à Paris, publiquement, simplement, comme garde national, avec mes deux fils à mes côtés. Je me ferai inscrire sur l'arrondissement où je logerai, et j'irai au rempart, mon fusil sur l'épaule.

Tout cela sans préjudice de tout le reste du devoir. Je ne veux aucune part de pouvoir, mais je veux participer au danger.

Mon doux et intrépide ami, quel bonheur de faire son devoir à côté de vous!

* Après la guerre déclarée.

A Paul Meurice.

Bruxelles, 26 août 1870.

Cher Meurice, nous sommes aux aguets; les proscrits sont en conférence; la situation, de claire qu'elle était, devient obscure. Du dehors; pas de nouvelles; les deux maréchaux, Mac-Mahon et Bazaine, jaloux peut-être l'un de l'autre, se cherchant sans se trouver, et Mac-Mahon remettant en selle l'empereur. Quant aux Prussiens, marche timide, progrès lents; peur de la souricière qu'on leur a ouverte; en somme, rien encore de décisif. Du dedans, mauvais indices; l'impératrice rentrant en scène, la droite relevant la tête, Baroche, Rouher et Persigny reparus; Trochu raillé par les journaux bonapartistes et diminué. Là aussi une jalousie probable, Palikao hait Trochu. Les journaux républicains ne reparaissent pas. On va jusqu'à parler d'un coup d'État probable.

Il est clair qu'une bataille suprême, victoire ou défaite, Iéna ou Rosbach, fera la lumière. La France a droit à la victoire, l'empire a droit à la chute. Qui Dieu va-t-il choisir?

Je ne prendrai mon parti qu'après la lumière faite. En cas d'un Rosbach, je serai tout de suite à Paris, car le danger pourra être immense, et je me sens à la fois européen et parisien. Couvrir Paris de la poitrine sera le devoir de tous. En cas de victoire bonapartiste et de coup d'état, je rallierai ma famille à Hauteville-House; c'est dire que je vous y offre l'hospitalité ainsi qu'à Auguste. En attendant... nous attendons.

A Paul Meurice.

Bruxelles, 1^{er} septembre 1870.

On me dit de ne pas m'user, de me garder pour un moment suprême; mais ce moment suprême viendra-t-il? Votre belle et douce lettre m'arrive et m'émeut jusqu'à l'attendrissement. Vous terminez par une question. Je ne puis confier ma réponse à la poste, mais Jules Claretie vous la portera de vive voix. Il est ici depuis hier, il a déjeuné et dîné avec moi; en rentrant à Paris, il vous dira ce que j'ai dit. J'aime, et vous aimez aussi, ce jeune esprit où il y a tant de cœur. Il vous répétera mes paroles. Vous verrez à quel point je suis prêt, mais je ne veux aller à Paris que pour un seul cas et pour une seule œuvre, héroïque celle-là : *Paris appelant la Révolution au secours*; alors j'arrive. — Sinon, je reste.

Certes, j'ai foi au résultat final. Je n'ai jamais cru à la France plus qu'en ce moment. Elle fera son œuvre, la République continentale, puis s'y dissoudra. Il ne peut sortir de cette guerre que la fin des guerres, et de cet affreux choc des monarchies que les États-Unis d'Europe.

Vous les verrez. Je ne les verrai pas. Pourquoi? C'est parce que je les ai prédits. J'ai, le premier, le 17 juillet 1851, prononcé (au milieu des huées) ce mot : *les États-Unis d'Europe*. Donc, j'en serai exclu. Jamais les Moïses ne virent les Chanaans.

En ce moment-ci, être démocrate, c'est être patriote. Défendre Paris, c'est défendre le monde. *Homo sum*; je défends Paris.

Votre lettre m'a fait venir les larmes aux yeux. Comme vous m'aimez et comme je vous aime!

V.

Charles, Claretie et Frédéric partent en ce moment pour Virton. On se bat tout près de là, à Carignan. Ils vont voir de la bataille ce qu'ils pourront.